



LA NOUVELLE PLUME

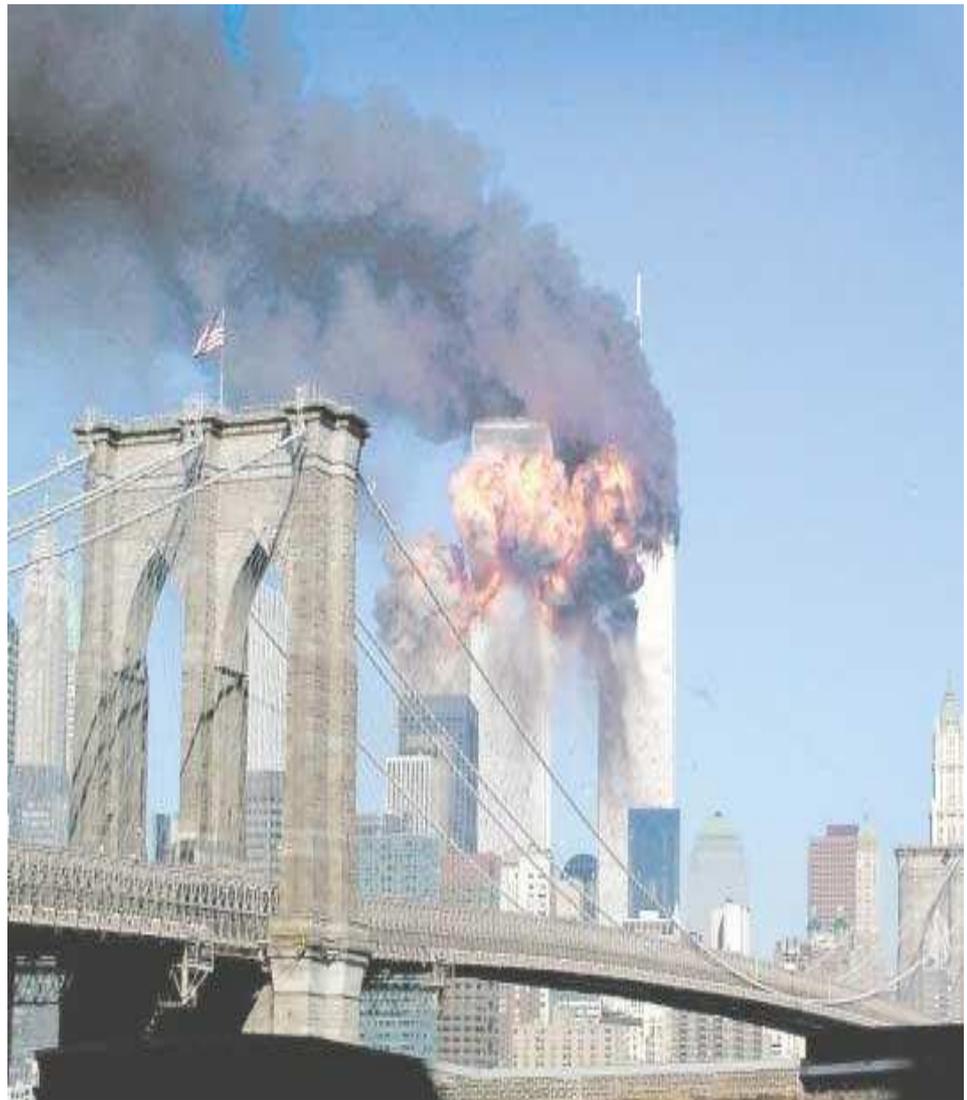
TRIBUNE DE LA LIBRE-PAROLE ETUDIANTE

« L'écriture, c'est la peinture de la voix. »

Voltaire

Numéro 5 :
Octobre 2011

DIX ANS APRES



LA NOUVELLE PLUME,
Journal d'association type loi 1901
fondée en octobre 2010
lanouvelleplume@gmail.com

Président de l'association et rédacteur en
chef

Florian Das Neves
floriandasneves@gmail.com

Vice-présidente de l'association
Domitille Demay

Secrétaire de l'association
Marine Chanut

Trésorier
Maxime Mandereau

Responsable graphique
Manon Paul

Responsable Web
Pierre Galvaing

Actualités :
Florian Das Neves,
Thomas Loret (resp.).

Débats :
Lény Marques.

Perspectives :
Florianne Masselenet.

Lettre sans visage : Benjamin Gaillard,
(resp.).

Culture : Domitille Demay, Annabelle
Lacour, Pierre Galvaing, Mickaël
Chailloux, Gabin Beaudoin.

Sport : Charles Thiaillier,
Vincent Wa, Nicolas Vinyes.

NOUS CONTACTER

Pour toute question, remarque, ou si tu
souhaites rejoindre notre équipe :
lanouvelleplume@gmail.com
Ou sur Facebook, page « La Nouvelle
Plume »

Pour nous adresser une lettre :
La Nouvelle Plume, courrier des
lecteurs, 29, boulevard Gergovia, 63000
Clermont-Ferrand

Amis étudiants, chers lecteurs,

Toute l'équipe de la Plume et moi-même sommes très heureux de vous retrouver pour une nouvelle année universitaire.

Comme l'année dernière, nous tâcherons d'être au rendez-vous face à une actualité toujours aussi riche et mouvementée. Et, comme l'année dernière, nous mettrons nos pages à votre disposition pour vous permettre d'exprimer vos idées en toute liberté et de faire partager vos découvertes le plus largement possible.

Car nous n'avons pas changé d'idéal. Notre âme, qui reste, est toujours nichée quelque part entre ces pages. Et notre âme, c'est la vôtre, c'est une partie de l'âme de l'Université et une parcelle, infime mais brûlante, de celle de notre ville. Le miracle est que les nouvelles contributions dont nous bénéficions en cette rentrée n'ont en rien altéré cette alchimie : au contraire, l'enrichissant, elles en ont augmenté la force.

Car tous ceux qui ont rejoint notre équipe - et vous constaterez qu'ils sont nombreux- partagent, je crois, le même idéal que celui qui nous animait il y a presque un an maintenant, à l'origine.

Idéal exprimé si justement d'ailleurs par une de nos nouvelles et prometteuses contributrices, qui jura par cette phrase sublime de Voltaire (encore lui) : « *Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battraï jusqu'à la mort pour que vous ayez le droit de le dire.* »

L'escale estivale est aujourd'hui achevée. De nouveaux objectifs, ambitieux, ont été fixés en cet automne conquérant : augmenter le tirage, bien sûr, aller vers d'autres sites universitaires, faire entendre plus largement notre et votre voix, et bien sûr, autant que possible, faire voler, de main en main, cette plume qui ne vit que tant que le vent souffle.

Et qu'il souffle fort ! Il souffle sur le Moyen-Orient où « l'automne arabe » continue à réclamer dans le sang une libération plus que légitime. Il souffle sur notre France, empuantie par un nationalisme affiché et réactionnaire, tandis que les élections se profilent pour le printemps prochain. Et bien sûr, il souffle sur la musique, le cinéma, la littérature, la photographie, le sport, aussi, de forme ovale en cet automne : autant de domaines qui nous, et qui vous passionnent.

Tant de nouveautés sont contenues en ces pages que je ne peux ici les évoquer toutes. Une nouvelle rubrique, *Perspectives*, vous proposera les regards décalés d'étudiants sur la vie et l'ailleurs. Une photographe de talent a également rejoint notre équipe, pour une première en noir et blanc toute en subtilité. Une nouvelle chronique pleine de talent, dans nos *Cultures*, pour suivre le septième art au plus près.

Et nos rédacteurs les plus fidèles ne cessent de proposer de nouvelles chroniques, de nouvelles idées -comme cette interview de jeunes musiciens clermontois- pour enrichir encore ce journal de la libre parole.

Soyez certains en tous cas que *La Nouvelle Plume*, touchant aujourd'hui du doigt à la diversité éclectique qu'elle s'est promise, est plus belle aujourd'hui qu'elle ne l'était hier. Et qu'elle l'est encore bien moins que demain - grâce, bien sûr, à vous tous. Merci à tous du fond du coeur, et très bonne lecture.

Votre rédacteur en chef

lanouvelleplume.free.fr

N'HESITEZ PAS A VENIR DISCUTER SUR LE FORUM !

LA NOUVELLE PLUME

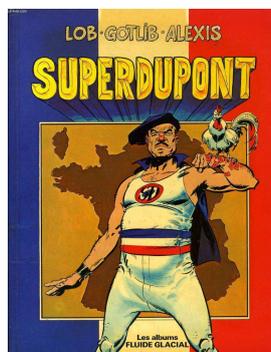
Numéro 5, Octobre 2011
Ce mois-ci...

ACTUALITES

Le coup d'oeil de la Fouine : le « ripou de Lyon »

A la Une : Dix ans après

Karachi : l'entourage de Sarkozy mis en cause



DEBATS

Subversivement vôtre : Y a pas de quoi être fier!

PERSPECTIVES (NOUVELLE RUBRIQUE)

Le regard de Flo : des hommes ordinaires

LETTRE SANS VISAGE

Le testament d'un masque

Sous les planches



CULTURES

La guerre est déclarée

Les (re)découvertes du mois : La Fée, Restless, Sleepy Hollow.

Pierrot reçoit dans son salon.... Les Unluckiz

Rock'n philo

Le son du mois : Lenny Kravitz, REM, Superheavy...



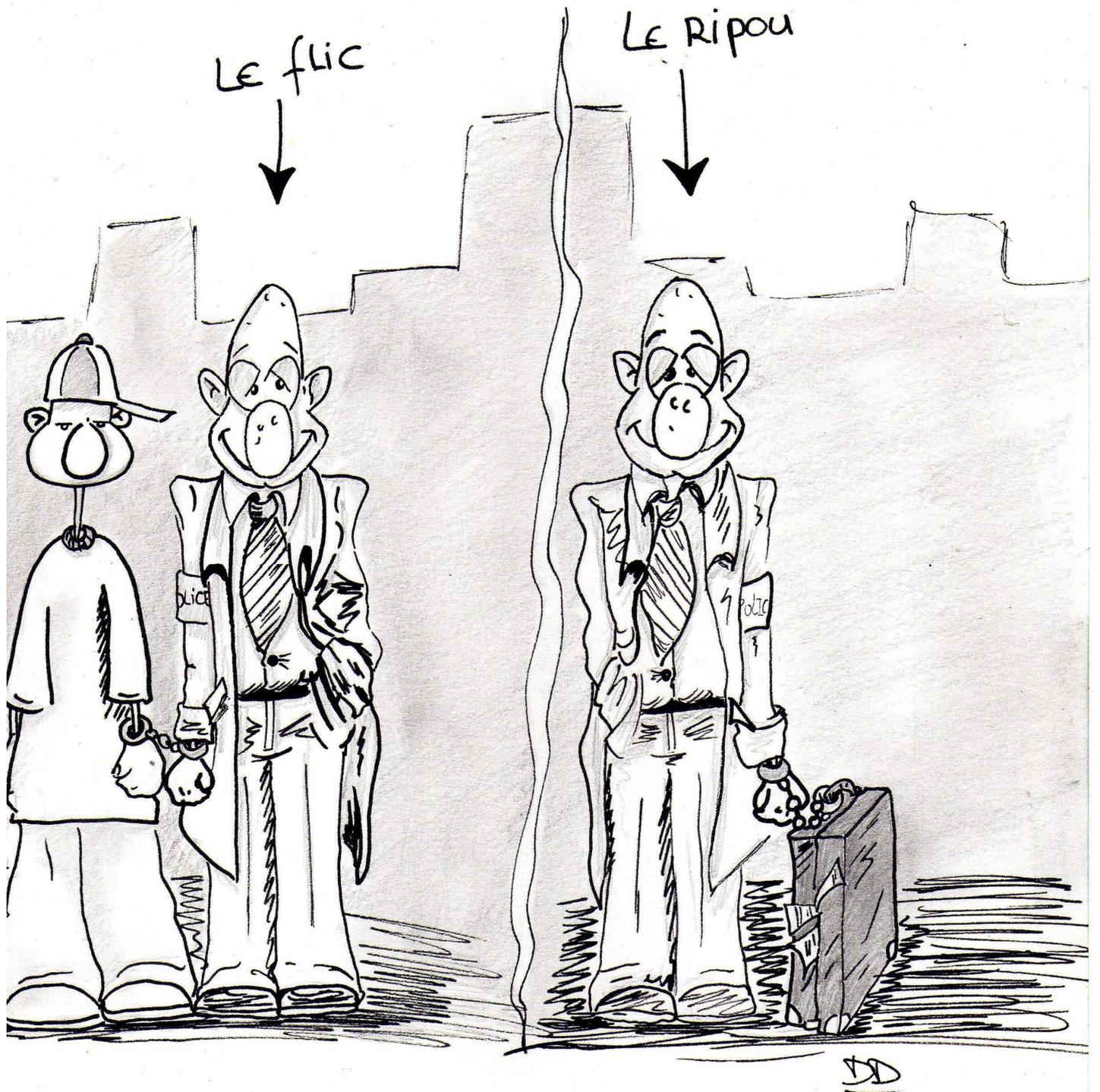
SPORTS

ASM : reçue 5 sur 5 !

Un PSG sexy

Un sportif, une histoire : Javi Poves

Le coup d'œil de la Fouine



*Caricature réalisée par Domitille Demay
prensens-bad-kitty@hotmail.fr*

ACTUALITES

A LA UNE

DIX ANS APRES

Par Florian Das Neves



Dix ans après. Dix ans, déjà. Et tout le monde se souvient encore de ce qu'il faisait au moment où la nouvelle est tombée, à 14 h 46, heure française., ce mardi 11 septembre 2001.

Dix ans plus tard, où en sommes-nous ?

Les révoltes au Proche-Orient pour la démocratie, et l'ouverture des négociations pour la reconnaissance de la Palestine semblent montrer qu'une page se tourne. A l'évidence en tous cas, les enjeux ont changé. Et les regards désormais sont tournés vers la Lybie et surtout la Syrie, où le régime de Bachar-al-Assad s'enfoncé dans une répression aveugle et sanglante contre son peuple en colère.

11 septembre 2001—11 septembre 2011. Occident-monde arabe. Retour sur dix ans de soubresauts et de conflits meurtriers, survol d'une page d'histoire ouverte par les Boeing dans les flancs des Twin Towers.

11 septembre 2011, New-York. Le peuple américain commémore les attentats de New-York et de Washington.

L'Occident analyse, discute, palpe son « grand corps à la renverse », dix ans – déjà !- après le drame. Ce qui ressort d'après moi, c'est que le 11 septembre 2001 est une date qui restera dans l'Histoire comme celle d'une crise de civilisation. Comme l'amorce d'un grand conflit engagé par les Etats-Unis et l'Occident menacés dans leur suprématie par l'émergence d'autres puissances. Puissances fondées, entre autres, sur une autre religion, sur d'autres modes de vie, et cherchant légitimement leur place dans un monde devenu, à l'évidence, multipolaire.

Le 11 septembre était cela et bien plus. Le conflit humain venait de passer à une autre échelle : il n'était plus clan contre clan, armée contre armée, pays contre pays, nation contre nation, ni même idéologie contre idéologie.

Les avions n'ouvrirent pas que des plaies fumantes dans les Twin Towers. Ils ouvrirent avec elles le premier conflit du XXIème siècle, conflit larvé et aveugle, contre un mal qui, n'en déplaise à Bush, n'avait rien, cette fois, d'un Axe.

Ce mal là était pire, parce qu'il était répandu comme un poison et distillé dans les peuples désespérés par des fanatiques bornés et réactionnaires. C'était la fin définitive des Etats-Unis « gendarmes du monde », la fin d'une ère multi-séculaire durant laquelle l'Occident avait rêvé, dans son manteau d'orgueil, de diriger le monde et de l'éclairer. Soudain, il prenait brutalement conscience que même un vainqueur a ses limites. Ce 11 septembre, les frustrations et les envies de liberté qui couvaient en d'autres peuples venaient d'éclater, dans une terrible violence.

Mais une civilisation réagit comme un homme. Stupidement. Au lieu de chercher à comprendre, et d'ouvrir la table des négociations, avant même de cibler les vrais coupables, l'Occident voulut punir. Le 11 septembre ouvrit en premier lieu une ère de violence vindicatrice qui sembla donner raison aux thèses arides et tristes d'Hutington sur le « choc des civilisations ».

Prenant le prétexte des attentats, l'Amérique de Bush, au nom de la défense de son peuple et de la « démocratie », s'engageait dans deux conflits illusoires à motivation essentiellement économique. Pendant presque une décennie calamiteuse, l'Amérique donna au monde l'image ce qu'elle avait de pire, et s'acharna à prouver qu'elle était encore en mesure de faire la loi universelle. Bien sûr, c'était une erreur. Icare se brûla les ailes au soleil de l'or noir ; l'Irak et l'Afghanistan furent deux Viet-Nâms, deux revers, deux fausses victoires.

Les deux conflits en effet s'enlisèrent dans le soulèvement et la répression, chaotiques et confus. Et, pendant qu'ils menaient leur guerre « civilisatrice », Américains et surtout Européens, continuaient à entretenir avec les régimes dictatoriaux arabes et africains les mêmes relations affables, selon le principe qui veut qu'un dictateur assis sur du pétrole vaille mieux qu'un dictateur assis sur son cul. Sur Rhode Island, la Statue de la Liberté avait de quoi faire la gueule.

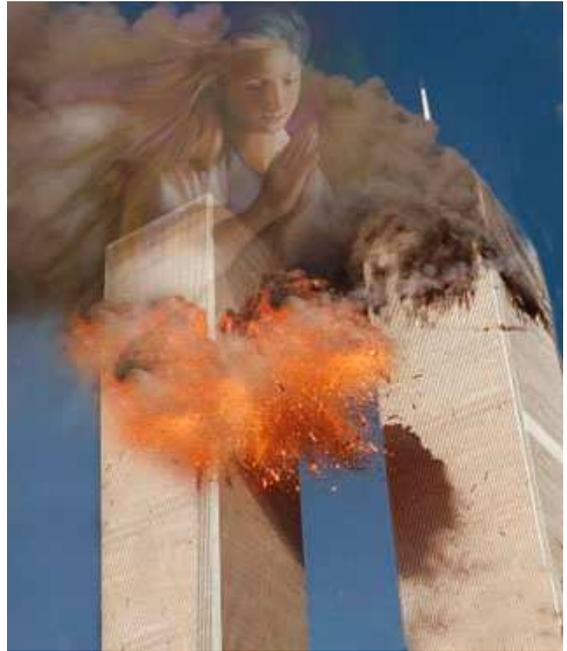
Et puis, à la fin de la décennie, les signes s'accumulèrent qui laissèrent espérer qu'on allait, enfin, tourner la page. D'abord, bien sûr, cet événement d'ampleur universelle – et quoi qu'on en puisse dire aujourd'hui –, que fut l'élection de Barack Obama à la présidence des Etats-Unis. Malgré des tâtonnements regrettables, c'en était bien fini de la détestable ère Bush. Et de la plus belle manière, encore, puisque l'élection de ce brillant avocat métis fut un symbole éclatant du progrès en matière de lutte civique pour l'égalité entre Noirs et Blancs.

Il y eut ensuite ce magnifique discours du Caire dans lequel le même Obama offrait l'image d'une Amérique pas forcément modeste, mais presque repentante, en tous cas prête au dialogue. Le discours au moins, fut là, à défaut de tous les actes.

Et des actes, il y en eut, dans ce grand drame qu'est la tectonique des puissances et des peuples.

2011 fut à cet égard une année sans pareille. Deuxième décennie du siècle, nouveaux enjeux. Soudain, le choc des civilisations parut bien terne même à ceux qui l'avaient prôné. Il n'y eut plus que quelques imbéciles avec des flammes sur leurs étendards pour croire encore à une mise en danger de leur précieuse « identité ». La « civilisation » avait perduré. Les Etats-Unis eux-mêmes ne croyaient plus en leurs guerres, qu'ils voulaient finir au plus vite. La claque fut salutaire.

Au même moment, quelque part dans les montagnes afghanes, un symbole disparaissait dans des circonstances troubles. Le symbole de ce que l'islam, religion magnifique, avait de pire : Ben Laden. Exit Bush, exit Ben : la fin d'une ère où l'un et l'autre, au nom de ce qu'ils prétendaient défendre, se crurent tout permis.



**L'instant où commença
le XXIème siècle**

ACTUALITES MONDE



Les révoltes arabes, début d'une nouvelle ère dans les relations entre l'Occident et les pays arabes ?

Et, surtout, surtout, commença, en Tunisie en janvier, à s'élever un feu de brousse qui allait bientôt se répandre au Maghreb et au Moyen-Orient tout entiers. Tunisie, Algérie, Egypte bien sûr, Lybie, Yémen, Arabie Saoudite, et Syrie.

La révolte surprit tout le monde, et nous surprend encore, par son ampleur et son endurance. Nous surprend, surtout, par son caractère éminemment universel. Elle prouve de manière éclatante que ces peuples ne sont pas corrompus par les vues étroites des fanatiques, ni résignés à accepter la dictature et la corruption généralisées. Car les valeurs que ces peuples défendent ne sont pas propres à l'Occident. Elles n'y sont même pas nées. La civilisation égyptienne, faut-il

le rappeler, fut celle qui inspira en grande partie les penseurs grecs ; la liberté est née en Orient et y retourne aujourd'hui réclamer son dû.

Ces valeurs sont propres à toute civilisation aboutie. Aucune dictature n'est légitime dans un monde où vivent interconnectés presque sept milliards d'êtres humains. Interconnectés, cela veut dire connectés aux mêmes idées, aux mêmes espoirs. Dans ce monde transparent et poreux, aucune dictature ne peut tenir, car aucun mur, à Berlin, Pyongyang ou Jérusalem, ne tiendra plus.

Aujourd'hui 1er octobre, Bachar-al-Assad vient de faire entrer dans Rastane 250 chars d'assaut.

Cela paraît énorme, mais que pèsent-ils vraiment au final? Quelques dizaines de tonnes de ferraille meurtrière. Et 250 chars ne peuvent rien contre la marche de l'Histoire, qui, pour une fois, semble aller dans le bon sens, si tant est qu'un jour il y en eut un.

Le régime syrien est condamné et il le sait. Comme ceux de Kadhafi, de Moubarak et de Ben Ali l'étaient, et le savaient.

Je veux formuler l'espoir, certes modeste et sans doute naïf, que cette révolte trouvera vite son aboutissement. Que 2700 Syriens ne seront pas morts juste pour fournir à la communauté internationale des sujets d'indignation. Que Hamza, onze ans, n'aura pas été torturé et tué dans quelque cachot sinistre du régime par les sbires du dictateur juste pour fournir à Tahar Ben Jelloun la matière d'un texte sublime. L'espoir aussi, que toutes les autres révoltes, achevées ou en cours, se traduiront véritablement par l'instauration d'un régime démocratique, avec de vraies élections universelles et transparentes, avec la redistribution équitable des richesses accaparées aux peuples de ces pays, sous couvert de l'ONU s'il le faut. J'espère enfin que l'engagement de l'OTAN aux côtés des rebelles lybiens n'était pas motivé que par le pétrole – qu'il y eut au moins un fond de sincérité dans la défense d'un idéal.

Qu'une fois les peuples libérés, et les élections, faites, les casques bleus rentreront au bercail. Et que les puissances occidentales ne profitent pas de ce grand bouleversement pour augmenter ou maintenir leur mainmise sur ces pays qui, depuis toujours, auraient pu et du se gérer tous seuls.

Nous, gens de l'Occident, avons aujourd'hui la chance, inouïe, de vivre dans des démocraties imparfaites, mais installées. C'est une chance qu'il faut voir offerte à tous.

Le 11 septembre 2011 pourrait être la date symbolique d'une page qui se tourne, face à l'autre, noire, de la violence terroriste et d'une répression qui ne le fut parfois pas moins. Si ces peuples parviennent à trouver la démocratie qu'ils cherchent, il n'y aura plus de terreau pour les mauvaises herbes de l'islamisme.

Et la Statue de la Liberté aura à nouveau sa place, pourra sourire sur Rhode Island. Peut-être, d'ailleurs, serait-il judicieux d'en installer une réplique à l'emplacement de l'ancien Grand Phare, à Alexandrie. Le flambeau dans une main et le Coran dans l'autre.

Ce serait, il me semble, un beau symbole.

AFFAIRE KARACHI : L'ENTOURAGE DE N.SARKOZY MIS EN CAUSE

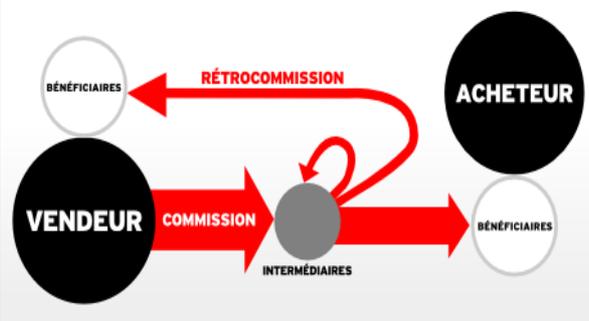
Par Thomas Loret

Le 8 mai 2002 à Karachi au Pakistan, un bus militaire qui transportait 23 personnes jusqu'au chantier naval a été visé par l'attentat-suicide d'un kamikaze au volant d'un faux taxi, à proximité de l'hôtel Sheraton. 15 personnes, dont 11 ouvriers français employés par la Direction des Constructions Navales (DCN) ont trouvé la mort. L'attentat a été attribué à Al-Qaïda jusqu'en juin 2009, mais cette version a été remise en cause par les juges français chargés de l'affaire. Le point sur une affaire qui menace l'entourage du pouvoir.

Le juge Renaud Van Ruymbeck cherche à savoir si il n'y aurait pas eu des malversations effectuées dans le cadre d'un contrat de vente d'armes signé entre la France et le Pakistan en 1994.

Pour cette vente, la France n'a pas négocié directement avec le Pakistan, mais a été obligé de passer par un intermédiaire, l'homme d'affaires franco-libanais Ziad Takkieddine. Celui-ci a touché, comme la loi l'exige, une commission financière de la France pour son intervention dans le contrat. Mais il est aujourd'hui soupçonné d'avoir versé illégalement des rétrocommissions, surplus sur sa commission (*voir schéma*), à des hommes d'influence français. Ces fonds auraient servi à financer les comptes de campagne d'Édouard Balladur lors de la présidentielle de 1995.

Le circuit d'une commission lors d'une vente d'armes Rue89



Des rétrocommissions sur une vente d'armes aurait servi à financer la campagne d'Édouard Balladur en 1995.



Deux anciens proches de Nicolas Sarkozy mis en examen le 21 septembre.

Deux collaborateurs de Nicolas Sarkozy dans les années 1990 ont été mis en examen le mercredi 21 septembre dernier pour recel et abus de biens sociaux. Le premier, Thierry Gaubert, 60 ans, est un ancien conseiller de Sarkozy. Il a travaillé avec lui de la mairie de Neuilly au Ministère du Budget. Le second, Nicolas Bazire, était directeur de cabinet d'Édouard Balladur de 1993 à 1995. Nicolas Sarkozy était à l'époque le porte-parole de campagne de Balladur. Des témoins ont affirmé que Ziad Takkieddine s'était rendu plusieurs fois en Suisse au milieu des années 90 pour y retirer des fonds qu'il aurait ensuite remis à Nicolas Bazire. L'homme

d'affaires aurait souvent été accompagné de Thierry Gaubert lors de ses déplacements. Les deux hommes auraient manipulé d'énormes valises de billets. L'ex-femme de Thierry Gaubert, Héléne de Yougoslavie a confirmé ces dires au cour d'un interrogatoire. Les deux hommes ont été libérés sous contrôle judiciaire dans la soirée.

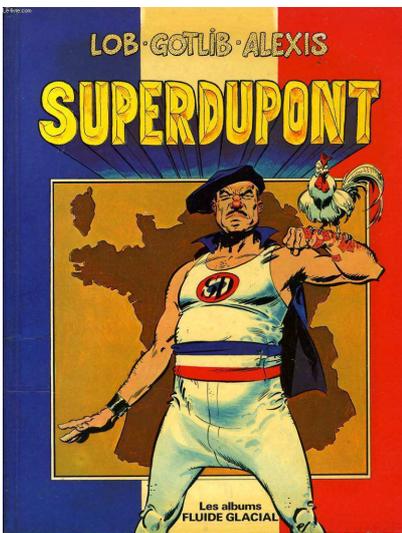
Mais au delà du volet financier, le juge Van Ruymbeck cherche également à savoir si les soupçons de corruption sont liés à l'attentat de Karachi. La thèse aujourd'hui avancée par la justice étant qu'il pourrait s'agir de représailles pakistanaises suite à l'arrêt du versement des commissions par Jacques Chirac, Président de l'époque, soupçonneux par rapport aux comptes d'Édouard Balladur. Me Olivier Morice, avocat des familles de victimes de l'attentat accuse l'actuel chef de l'État, alors ministre du Budget et porte-parole de la campagne présidentielle d'Édouard Balladur d'avoir « validé le système mis en place pour permettre cette corruption ». Ce que ce dernier, bien sûr, a toujours réfuté.

DEBATS

SUBVERSIVEMENT VOTRE , par Ashem

« Là où sont mes pieds, je suis à ma place. » *C'est par ce proverbe indien ancestral que notre subversif et bouillant chroniqueur, Ashem, répond aux fixations sur les fiertés nationales selon lui infondées, fruits d'une construction très récente, Voilà de quoi commencer l'année sur les chapeaux de roues! Cocorico !*

Y A VRAIMENT PAS DE QUOI ETRE FIER !



La « fierté d'être Français », un non-sens.

Une chose m'a toujours profondément intrigué. En effet je n'ai jamais compris l'attachement sans faille que certaines personnes éprouvent pour le pays qui est le nôtre. Cette fierté d'être Français-e me semble relever du non-sens le plus total. Je ne saisis pas l'intérêt de vivre dans des pays fermés, découpés, et la frontière me semble être une entité aussi inutile que dangereuse.

En quoi une provenance géographique peut-elle être un motif de fierté ? Parce que sérieusement il est difficile d'éprouver de la fierté pour quelque chose dont nous ne sommes pas à l'origine. La naissance il n'y a rien de plus aléatoire comme truc, c'est le hasard et rien d'autre. On pourrait penser que cette fierté n'est pas dangereuse mais de cette idée en découle de nombreuses autres, et pas des plus ouvertes. Si tous les Français ou les Françaises fier-e-s de l'être ne sont pas toustes patriotes il faut tout de même rester prudent à l'égard de ce sentiment. Plus que le principe de fierté, le principe d'attachement à sa nation est à mon avis dénué de justification. Une nation n'est qu'une fabrication ultra-récente. Si le principe de base est posé à partir de 1789 il ne prend réellement son sens que durant le XIXe siècle. Si le principe de patriotisme est une notion de gauche à l'origine, elle glisse très vite vers la droite la plus extrême. Cette thématique est, d'ailleurs, toujours une prérogative de cette mouvance bien que, il faut l'avouer,

actuellement la droite étatique s'en est emparée.

La définition de nation comprend le principe d'unité culturelle, politique et linguistique. Mais qu'en est-il vraiment ? Peut-on réellement parler d'unité culturelle entre la Guyane et la Corse ? Entre l'Alsace et la Provence ? Cette unité est à mon avis factice et artificielle. Quant à l'unité politique elle est clairement à remettre en cause, par exemple dans l'Est de la France, la séparation de l'État et des Églises n'est pas effective. Et enfin l'unité linguistique, si elle fonctionne dans les faits, elle est très récente et connaît encore aujourd'hui des oppositions. Loin de moi l'idée de dire que le français est inutile, il permet de se comprendre. Il reste que l'État n'a pas bien traité les idiomes locaux durant la francisation du territoire.

Pour la culture c'est pareil. La culture ça ne s'arrête pas avec une ligne tracée arbitrairement. Elle

ne respecte pas les frontières des nations. Et, n'en déplaise aux allumés-e-s identitaires, rien ne sert de vouloir conserver intact un folklore qui ne demande qu'à s'enrichir. Si l'attachement à la culture dont on est issu est plutôt une chose positive, il ne faut pas pour autant s'enfermer dans ses conceptions et ses frontières. La culture ne perdure que si elle se mélange.



Activistes israéliens détruisant une portion du « mur de la honte. »

On voit bien en fait que « l'entité » France n'est qu'une construction intellectuelle. Il n'y a pas d'élément logique qui prouve que la France se doit d'exister, et il y a encore moins de raison d'en être fier. Mais attention je ne suis pas de ceux qui soutiennent les luttes indépendantistes basques, corses, voire occitanes (on ne rit pas s'il vous plaît). Un nationalisme, qu'il soit d'inspiration marxiste ou non reste un nationalisme, un Etat basque ou corse reste un Etat, avec des frontières.

La frontière est une construction inutile, enfin elle ne l'est pas pour les Etats riches. Si le capitalisme n'a pas de frontières, les flux migratoires semblent devoir être stoppés. Sans frontière les possédant-e-s pensent avoir à craindre l'afflux massif de non-possédant-e-s. Ces non-possédant-e-s menacent uniquement la richesse des exploiters-trices de tous poils. Et comme par hasard ces possédant-e-s sont ceux ou celles qui atteignent les sommets des états. Étonnant non ? Si les pays riches veulent à tout prix freiner l'arrivée de gueux ils se foutent complètement des frontières si cela peut servir leurs intérêts financiers. Je pense bien entendu au colonialisme et plus récemment à l'impérialisme. La frontière, telle qu'elle est définie actuellement ne sert que les intérêts économiques, au prix de la liberté des peuples.

Je sais que majoritairement les individus luttant pour une destruction des frontières sont considérés comme des idéologues idéalistes de la pire espèce. Mais concrètement les seul-e-s qui font de l'idéologie sont les maniaques de la fermeture nationale. Une frontière ça fait joli sur une planisphère, avec les couleurs et tout mais ça s'arrête là.



**« Là où sont mes pieds,
je suis à ma place. »**

Je suis Français parce que c'est marqué sur ma carte d'identité. Je pourrais tout aussi bien être Klingon que j'm'en foutrais toujours. Mais tout le monde ne pense pas comme ça. Certain-e-s considèrent que ce bout de papier plastifié se mérite. Et le pire c'est qu'une fois le précieux machin acquis, le gouvernement considère de nos jours qu'il faut être un bon citoyen-respectueux-des-institutions-et-du-modèle-républicain et que, justement, certains habitant-e-s de ce bout de caillou, nommé France, ne méritent pas d'y rester. Comme si, le peuple français devant l'éternel, devait se défendre contre les assauts barbares, à l'image de l'empire romain finissant face aux peuples germaniques. Image que l'on sait fausse mais qui semble perdurer dans l'esprit malade de nos dirigeants qui ont, semble-t-il, décidé d'imposer cet aveuglement aux électeurs dociles.

Pour mieux conclure, un dicton des Indiens SCEeP (Sauvagement Colonisés, Exterminés et Parqués) qui résume parfaitement mon propos : « Là où sont mes pieds, je suis à ma place. »

Ugh !

Identité Française



Rayer la mention inutile

**La frontière est une construction
inutile et capitaliste basée sur une
illusion identitaire.**

PERSPECTIVES

Grande nouveauté cette année à La Nouvelle Plume : la photographie, art essentiel, fait son entrée dans nos pages.

En conséquence, cette nouvelle rubrique, Perspectives, rassemblera vos « regards », photographiques ou décalés, les images que les étudiants se font du monde et en proposent.

Ce mois-ci, le regard de Flo, que nous aurons le plaisir de retrouver régulièrement, vous propose une captation de l'instant de vie de deux « hommes ordinaires », anonymes, en marche. Rien d'exceptionnel ni dans le décor ni dans le paysage, mais, assurément, la lumière, le regard, le choix sont là. Et n'est-ce pas cela, la photographie ?

Le regard de Flo'



Photographie de Floriane Masselenet

LETTRÉ SANS VISAGE

Ce mois-ci dans notre rubrique consacrée à la création libre, Benjamin Gaillard nous livre deux récits dionysiaques, sortes de prières à un dieu désarticulé, hommages opiacés à la sensualité féminine. Ces deux textes nous viennent d'ailleurs, envoyés d'une Toscane brûlante comme ces mots.

Chants de l'expression brute dans le plein champ de la liberté, hors champ des exigences et des contraintes, ces deux récits bruts et brillants augurent le meilleur quant à l'avenir de cette rubrique et de l'expression étudiante. Très bonne lecture!

LE TESTAMENT D'UN MASQUE

Par Benjamin Gaillard

J'ai, dans le cœur une fleur fanée
Un amour invisible
Un désir caressé de soleil
Emprisonné entre tes lèvres vermeilles

Il porte un manteau de fourrure multicolore, des lunettes de soleil très flashy, il est très athlétique, son torse nu est couvert de tatouages rock n'roll, un pantalon noir en cuir, il est pieds nus. Il se trouve dans une pièce grandiose : des moulures, des statues plus grandes qu'un homme, un énorme siège, une sorte de trône ou il se tient debout avec sa guitare électrique sur l'épaule.

Les magnifiques femmes à demi-nues allongées sur le sol, les billets de banque, les cadavres de bouteilles... témoignent de son train de vie.



« J'ai, dans le coeur une fleur fanée... »

Ouais... une Fly-v, une Gibson, 20 000 dollars. Je n'y ai jamais joué, pas une seule fois
J'ai toujours tout eu, tout. Je dépense l'argent de papa et : « quand il sera mort j'aurai tout ». Mais je suis mort avant lui victime de ...

Le téléphone sonne ; il demande à une personne du public de répondre, au téléphone : une femme demande où est passé le Masque.

Qui c'est ? Dites-lui que je suis parti, les femmes... j'ai rencontré les plus belles, les plus grandes les plus convoitées, j'en ai jamais aimé une... je bois une coupe de champagne, je sniffe un rail de blanche, j'en baise une, deux, trois... et je jette les épluchures. On aurait du inscrire le droit de baiser sur la déclaration des droits de l'homme, un besoin naturel, gage de puissance, n'est-ce pas mademoiselle

Il s'approche d'une femme du public en baissant ses lunettes, il se penche sur elle très près de son visage, un regard lubrique imbibé de folie, n'est-ce pas mademoiselle.

Regardez là, celle-ci (*il pointe une fille allongée*), une Escort, je l'ai rencontrée dans un bar à putes, tout à l'heure 5 000 euros la soirée 10 000 de plus pour ses trois autres copines. Je suis fétichiste, mais elles me font pitié ses carcasses de silicone, on a oublié de leurs poser des neurones à ces morceaux de viande, voici mesdames, mesdemoiselles et messieurs l'allégorie de la vanité féminine toute entière (*les bras levés au ciel ainsi que le regard, il laisse tomber les bras le long de son corps puis pivote son regard vers le public*).



SOUS LES PLANCHES...

Par Benjamin Gaillard

Elle se tient debout, sur scène. Dans une obscurité veloutée, seul un feu de la rampe éclaire le haut de son corps, elle regarde le sol, son visage est caché par sa chevelure cuivrée. Ses pieds légèrement écartés à largeur d'épaule et ses bras ballants lui donnent l'aspect d'une panthère dans l'attente d'une proie à saisir et à dévorer. Sa robe noire, ses escarpins, son nœud rouge sang dans ses cheveux renforcent son émouvante beauté.

Elle reste immobile pendant de longues secondes, rien ne se passe... elle commence à lever doucement la tête, très lentement son visage apparaît, son regard se dirige vers les gradins, une sorte de force, une montée d'adrénaline, un moteur d'émotion pure et telle qu'une seule goutte de cette substance suffirait à ressusciter une armée de morts.

Ses yeux laissent échapper quelques larmes, peut-être des larmes de peur, de crainte, elle semble si fragile, mais... elle termine de lever complètement la tête et redresse son torse, son expression a changé, elle a une arrogance machiavélique dans les yeux elle penche légèrement la tête, regarde le seul et unique spectateur, de

***« Voici les cerfs-volants
des chants de Dionysos! »***

haut, mais pour qui se prend-elle ? Puis... elle pousse un éclat de rire gargantuesque.

« HA, HA ... tu n'es qu'un enfant, regarde-toi et dis-moi si la nuit étoilée te conforte dans cette idée, j'ai gravi des montagnes et traversé des océans à la nage, mille ans nous séparent et un million de cœurs... Quel est donc ce parfum qui embaume mes souvenirs, la cafetière de mes pensées siffle dans la solitude de la fourmilière de mes désirs. Et vlan ! Voici les cerfs-volants des chants de Dionysos ».

Tordue, son corps bouge, se désarticule dans un rythme saccadé, elle bouge de plus en plus violemment, de plus en plus vite, et mon cœur me fait mal je crois qu'il cherche à quitter ma poitrine, j'ai mal, mais je ne ressens aucune émotion, je suis calme malgré la braise que j'ai dans la poitrine. Elle continue de bouger de plus en plus vite dans un sifflement infernal, tout à coup l'éclairage s'éteint. Pendant un instant (tout est sombre sur ma vie).

La lumière revient, cette fois tout est très éclairé tout le théâtre est visible je me retourne, je cherche un regard à croiser, rien... personne. Mes yeux se posent sur la scène, seuls les escarpins, la robe et le nœud vermeil...

B.G

CULTURES

Pour cette première de l'année, Cultures garde son s fondamental mais retourne aux origines : la musique, le cinéma, la littérature. En attendant que les autres « cultures » rentrent de vacances, elle vit et vibre encore, chatoyante de nouveautés—et en premier lieu, de cette interview haute en couleurs d'un jeune groupe clermontois et de l'arrivée d'une nouvelle critique de cinéma, forte en plume et à l'oeil vif.

Toujours actuelle, notre rubrique vous propose un petit point sur les sorties musicales de la rentrée et sur celles qui fêtent en ce mois d'octobre leur anniversaire, occasion d'une redécouverte ou d'une remasterisation. Ainsi qu'une comparaison bien inspirée des deux Guerres de Boutons qui se livrent une guerre ouverte depuis la rentrée dans les salles obscures. Enfin, toujours soucieuse d'inviter à la découverte et à la prospection, elle vous livre l'éloge inspiré de l'autobiographie de MO Everett, la « voix des Eels ».

De quoi, assurément, mettre l'eau à la bouche. Et aux oreilles.

Très bonne lecture, et très bonnes découvertes !

MUSIQUE

Le son de choses

*Pierrot
reçoit dans
son salon...*
**Les
Unluckiz**



Rock'n'philo
Mickaël Chailloux

*Les disques du
mois*
**Mickaël
Chailloux**



CINEMA

Septième Art

La guerre est déclarée
entre *La (les) Guerre(s)
des Boutons !*
Domitille Demay

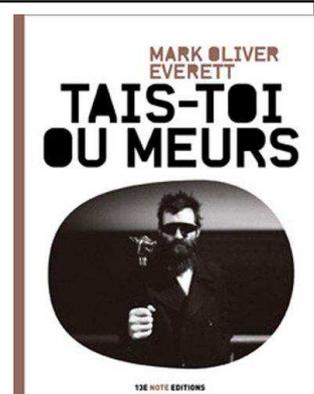


Les (re)découvertes du mois
La Fée, de Dominique Abel, *Restless*, de
Gus Van Sant, *Sleepy Hollow*, de Tim
Burton. *Anna Lacour*

LITTÉRATURE

Le coin des Livres

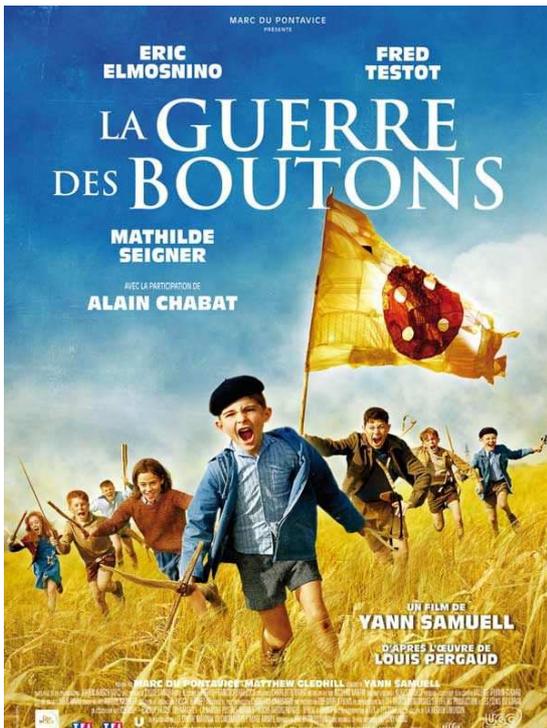
Tais-toi ou meurs, de
Mark Oliver Everett
Gabin Beaudoin



Septième Art

LA GUERRE EST DECLAREE !

Par Domitille Demay



VS



« La guerre est déclarée ! », voilà l'air qui résonne dans les salles de cinéma en ce moment . Il était une fois deux films, deux réalisateurs, deux castings de choc et deux adaptations de La Guerre des Boutons de Louis Pergaud : La Guerre des Boutons (de Yann Samuell) vs La Nouvelle Guerre des Boutons (de Christophe Barratier) . Petit évènement. Comment choisir?

Jamais dans l'histoire du cinéma français deux films adaptés du même roman, et par ailleurs du même film, ne sortirent en salles à une semaine d'écart. Ce choix est le résultat d'une guerre acharnée que se livrèrent les deux producteurs afin d'être le premier et même le seul à sortir son adaptation . D'un coté Marc du Pontavice (producteur de *Gainsbourg, vie héroïque*) qui soutient Yann Samuell et de l'autre Thomas Langmann (producteur de *Mesrine*) qui produit l'adaptation de Barratier .

Nous voilà donc bien avancé dans toute cette histoire ! Mais comment choisir ? J'ai donc fait une semaine 100% immersion dans l'univers de La Guerre des Boutons, depuis le livre de Pergaud jusqu'aux deux dernières sorties en passant par la première adaptation en 1961 par Yves Robert : vous saurez tout pour choisir votre camp.

Deux visions du roman , deux ambiances radicalement différentes

Tout le monde connaît , de près ou de loin , l'histoire de la *Guerre des Boutons* : c'est l'histoire de la rivalité qui se transmet de génération en génération entre les enfants de Longeverne et de Valrans . De simples chamailleries qui vont devenir une véritable guerre le jour où les Valrans qualifient les Longeverne

Le casting : entre découvertes et têtes d'affiche en béton.

Il l'avait déjà testé sur nous, eh bien on ne change pas une équipe qui gagne : en effet, Barratier nous ressort Gérard Jugnot et Kad Mérad que l'on voit dans tous les films "grand public" français en ce moment, mais également Grégory Gagnol et Marie Bunel, tous au générique des *Choristes*. Alors bien sûr on adhère, mais c'est du déjà vu ! Même chose du côté des enfants. Jean Texier qui joue Lebrac nous fait tout de suite penser à un certain Gaspard Ulliel avec sa gueule d'ange et sa cicatrice, et malgré son talent pour la comédie, c'est du réchauffé ! Pour finir, on ajoute à ce casting cinq étoiles Guillaume Canet en instituteur de Longeverne et Laetitia Casta qui incarne Simone.

Pour ce qui est de Samuëll, il mise sur quatre têtes d'affiches : Chabat, Elmosnino, Mathilde Seigner et Fred Testot. Ce n'est pas vraiment un « *casting bankable* », mais il est électrique, déjanté, énergique, et ça marche car il s'inscrit totalement dans l'esprit du film. Du côté des enfants, on opte pour un casting plus jeune, c'est un peu dommage, mais on aime quand même ! J'ai honnêtement apprécié Lanterne (Salomé Lemire), un petit garçon manqué qui crie haut et fort son droit à entrer dans la bande de Lebrac (Vincent Brès).

Un point commun, la star du film : le P'tit Gibus !

J'ai totalement craqué sur ce personnage, adorable, drôle... je veux le même ! Alors pour celui-là je n'ai pas réussi à me décider entre les deux ! Connu dans la version d'Yves Robert pour son « si j'aurais su, j'aurais pas venu », création exclusive de ce réalisateur, Yann Samuëll et Christophe Barratier ont du chacun trouver une phrase culte à mettre dans la bouche de ce petit bout de chou.

On trouve donc chez Samuëll « *J'men suis souvenu comme si ça s'rait hier* » et « *Quand je serais grand, je serais alcool* », pour Barratier on trouve « *Quand je serais grand ... je serais grand* » et « *Voilà, c'est s'que j'allais dire* », mais on craque encore pour le ce P'tit Gibus quand il claironne avec un coup dans le nez « *A la coloniale, nom d'un tonneau!* ». Totalement irrésistible dans cette scène où il se voit servir l'eau de vie à la prune par un Gérard Jugnot légèrement porté sur la boisson.

Au final, on aime les deux, ce qui rend le choix encore plus difficile.

Une scène culte : « faire la guerre comme les Grecs »

S'il y a bien une scène culte à retenir, c'est la bataille nue ! En effet la guerre provoque de nombreux dégâts sur les vêtements des soldats : boutons arrachés en guise de trophées, chemises déchirées, lacets coupés telle est la dure loi de la « Guerre des boutons » ! Il faut donc trouver une solution, car rentrer chez soi dans cet état promet à coup sûr à nos guerriers une roustes par les parents. C'est ainsi que Lebrac décide de combattre nu !

Yann Samuëll a trouvé la parade pour faire jouer les enfants en tenue d'Adam sans trop en dévoiler : tourner la scène dans un champ de blé.

Quand à Christophe Barratier, il décidé de munir les enfants de boucliers, de passoirs en guise de casques, et de maillots de corps beiges.

Ce sont les deux scènes les plus réussies des deux adaptations.

Au final chacun se retrouvera dans un de ces deux films grand public et retombera en enfance. Deux adaptations pour passer un bon moment : maintenant à vous de choisir laquelle a votre préférence. Quant à moi je vous laisse, j'ai quelques boutons à recoudre, et je n'aurai qu'une chose à ajouter : « *A la coloniale, nom d'un tonneau!* ».

A VOIR ... A EVITER : LES (RE) DECOUVERTES DU MOIS

Par Anna Lacour

**A VOIR****LA FÉE, DOMINIQUE ABEL, FIONA GORDON, BRUNO ROMY**

C'est un « de et avec ». Généralement, les « de et avec », c'est dangereux. Ça veut dire que c'est le même esprit qui gère tout à la fois (parfois même le scénario en plus de la réalisation et du rôle principal), sans beaucoup de recul sur son travail. Regardez Yvan Attal sur Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Un désastre. Heureusement qu'il y a Monsieur Alexandre Astier ; une règle n'est pas une règle sans son exception.

Ici, il faut avouer qu'ils sont trois, ça aide pour prendre du recul. Et ainsi, ils ont pu mener correctement leur barque - sinon, ce ne serait pas le « film à voir », vous vous en doutez.

Mais quelle barque, mes amis ! Au début, très sincèrement, on se demande ce qu'on a en face de nous. Et quand le chien, enfermé dans le sac, monte les escaliers? on ne sait trop comment, tout

s'éclaire : c'est un conte absurde. On va bien rire - si on aime l'absurde - mais on va galérer pour pondre une critique... Au moins, vous vous devez de reconnaître que pour mon premier papier à la Nouvelle Plume, je n'ai pas choisi la facilité.

Au niveau de la narration et du rythme, c'est vers la fin que la réalisation pêche. Sur le dernier quart d'heure, on ne sait plus très bien où ils veulent en venir, et ils tardent à boucler leur narration. Le film finit par retomber sur ses pattes ; tant mieux.

Pour ce qui est de l'esthétique du film... Une fois qu'on accepte ce délire absurde, c'est très joli, dans la globalité. Je ne suis pas toujours très adepte de l'esthétique de l'image, parfois un peu terne à mon goût. Mais bon, sous la météo du Havre, on ne peut pas trop en demander... Puis de là à ce que ce soit fait exprès, sous le diktat de l'absurde... Je n'en sais rien, après tout.

Vous voyez, c'est pour ça que c'est difficile de pondre une critique sur un conte absurde ! Impossible de distinguer ce qui est mauvais de ce qui est volontairement absurde ! Ah les salauds, ils ont trouvé la meilleure couverture.

Ceci étant, je me dois, quoi qu'il arrive, de saluer le jeu d'acteurs. L'absurde est loin d'être ce qu'il y a de plus évident à jouer, et là, je m'incline. Même le bébé est bon acteur ! D'ailleurs, trouvez moi beaucoup de réalisateurs qui osent faire jouer un bébé pendant une grosse moitié du film, avec nombre de gros plans sur ses expressions de visage.

Bien, pour conclure chaque critique, j'ai l'habitude de mettre une note. Pour ce film, ce sera **7,5 sur 10**. Très bon dans la volonté de faire de l'absurde, mais l'absurde ne peut pas plaire à tout le monde...

A EVITER

RESTLESS, GUS VAN SANT

Quand je dis « drame romantique », généralement, c'est mauvais signe. Cela signifie qu'on ne sait pas bien si c'est un drame, si c'est une romance, si c'est un western... [Rayez la mention inutile.]

Un film doit avoir un genre bien défini, sans équivoque, et éventuellement, un ou plusieurs genres auxiliaires. Ici, on ne sait pas lequel est l'auxiliaire de l'autre. Ça commence mal...

Sincèrement, j'ai été déçue. En lisant le synopsis, j'ai vu deux adolescents, ayant chacun un rapport particulier à la mort puisqu'elle n'a plus que trois mois à vivre, et qu'il a perdu ses parents très tôt. Du coup, ils se rencontrent à des funérailles de gens qu'ils ne connaissent pas. Elle est passionnée par Charles Darwin, la théorie de l'évolution et l'ornithologie ; lui a un ami imaginaire qui n'est autre qu'un fantôme japonais... Je m'attendais à des adolescents avec un peu plus de profondeur que des j'en-ai-trop-marre-tu-connaiss-pas-ma-vie-je-vais-me-tailler-les-veines-avec-un-cure-dents. Je pensais qu'ils échapperaient à la constante cinématographique qui veut que les adolescents soient des êtres particulièrement non-esthétiques sur grand écran - c'est pas beaucoup mieux sur le petit, mais ce n'est pas le sujet...

À la limite, on a l'impression que les deux comédiens principaux (et notamment Hopper) auraient voulu jouer plus profondément, et qu'on leur a dit non. C'est presque leur frustration à eux qu'on ressent dans leur jeu.

Au final, le seul personnage intéressant, c'est le fantôme japonais.

Et puis c'est lent... C'est lent... Une heure et demie pour raconter... eh bien... pas grand chose. Le passage intéressant est résumé en cinq minutes, et le reste ne raconte rien.

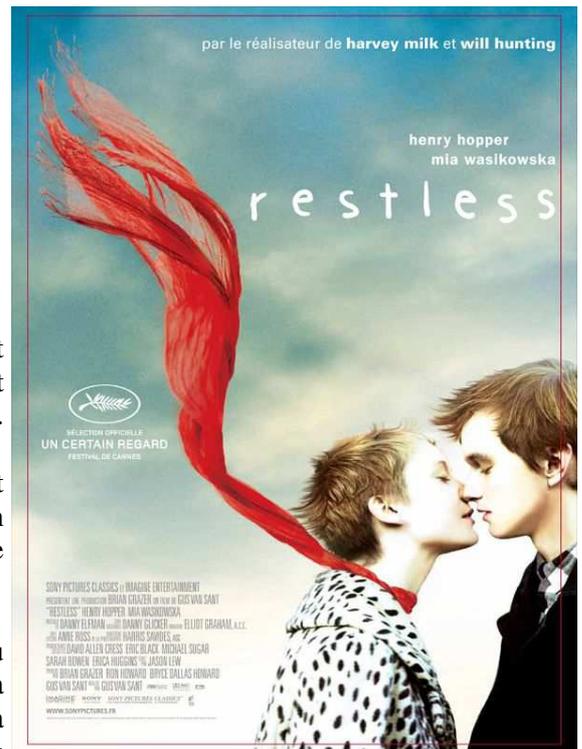
Et les clichés... Deux adolescents qui perdent leur virginité dans une cabane abandonnée au milieu de la forêt... So romantic. Ou pas. On voit arriver la scène dix minutes à l'avance. On s'ennuie...

C'est dommage. Ce film est 'dommage'. Les cinq euros que j'ai claqué pour aller le voir sont « dommage ».

L'affiche promet de belles images - car il faut le reconnaître, l'affiche est très esthétique. Et on n'a droit qu'à une image terne et triste... C'est dommage.

On voit au début « Music by Danny Elfman ». On constate à la fin qu'on a fait appel à lui que pour deux morceaux, c'est dommage.

Alors oui, oui, je crache sur du Van Sant. Mais les grands noms ne font pas que des grands films. Ma note ? **3,5 sur 10.**





A (RE)VOIR- ATTENTION :
SPOILERS !

SLEEPY HOLLOW : LA LÉGENDE DU CAVALIER SANS TÊTE, TIM BURTON

On peut ne pas aimer Burton - ce n'est pas mon cas. On peut ne pas aimer les films d'horreur - c'est mon cas. Dans tous les cas, il faut le reconnaître : objectivement, ce film est un chef d'oeuvre.

Je vous le disais il y a une page : un film doit avoir un genre bien défini, et éventuellement un ou plusieurs genres auxiliaires - à condition de savoir les marier. C'est comme une recette de cuisine.

Ici, on a un film d'horreur, accompagné de sa sauce au conte fantastique, de sa poêlée de romance et de sa petite purée de comédie. Miam.

Qui mieux que Burton sait placer une pointe d'humour au milieu de la grande scène d'action finale ? Excusez-moi mais quand Ichabod, en train de se faire étrangler par le cavalier, essaie de l'étrangler à son tour, et se rend compte que ce dernier n'a pas de cou, c'est mythique !

Et je ne parle même pas de la scène où, traumatisé, le même Ichabod répète sans cesse qu'il a vu le cavalier sans tête, que si si, il existe, à ceux-là même qui essayaient de l'en convaincre depuis le début.

Ah ! Le jeu d'acteurs ! Sachez-le : Tim Burton a choisi Johnny Depp et Christina Ricci pour leur talent à s'évanouir devant la caméra !

De toute façon, Depp ne joue jamais si bien que sous la direction de Burton, et les meilleurs films de Burton sont ceux qui mettent en scène Depp. Et ce film n'en est que l'une des sept preuves existantes à ce jour.

Mais c'est aussi pour ses ambiances, pour sa palette de couleurs que ce film représente une leçon de cinéma. Je le compare souvent à Da Vinci Code, où nos yeux se fatiguent parce que l'action se déroule essentiellement de nuit, et que les gens n'ont pas la bonne idée d'allumer la lumière quand on leur rend visite à trois heures du matin.

Dans Sleepy Hollow, on alterne entre les tons gris des scènes en extérieur (« en extérieur », c'est beaucoup dire, tout a été tourné en studio - à la limite de la prouesse pour ce qui est de rendre la profondeur du village et de la forêt), et les tons plus chauds des scènes d'intérieur. C'est tout de suite beaucoup plus reposant pour les yeux, beaucoup plus agréable à regarder.

Un bémol, cependant. A la fin, le headless horseman - plus si headless puisqu'Ichabod vient de lui rendre son crâne - du haut de son cheval attrape Lady Van Tassel qui est couchée par terre pour l'emmener avec lui en enfer. C'est techniquement impossible.

Alors je mettrais bien 9,5 sur 10 à ce film, mais on va me dire que je ne suis pas assez objective. Donc 9. Je ne descendrai pas en-dessous.

LES SORTIES CINEMA : CINEFAC

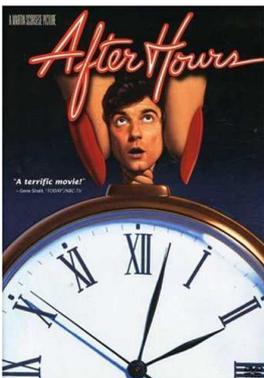


Clermont-Ferrand est une ville qui aime le cinéma, et le montre.

Cinéfac est une association essentiellement étudiante à but non lucratif, créée il y a maintenant vingt-trois ans à l'Université Blaise Pascal, dans le but de proposer au public étudiant et non-étudiant un accès peu coûteux à des films longs et courts, majeurs ou prometteurs, et de faire de notre amphi un lieu de diffusion et de rediffusion de ces chefs d'oeuvre du septième art.

La Nouvelle Plume, toute jeune, s'est engagée cette année dans un partenariat avec son aînée de diffusion culturelle et d'animation de la vie estudiantine : tous les mois, elle publiera le programme complet des prochaines soirées cinéma programmées par l'association, tandis que celle-ci assurera la promotion de notre journal et de notre activité avant les lancements des films.

Les entrées pour les séances présentées ici sont au tarif de 1 € 50 seulement pour les étudiants (et 3 € à tarif normal). Les séances ont lieu dans l'amphi 1 (l'amphi principal) sur le site Gergovia.



(Séance d'ouverture de la saison)

Mardi 4 octobre, 20 h 30 : *After hours*, de Martin Scorsese, 1985.

Mardi 11 octobre, 20 h 30 : *Basil*, de Vincent Goutayer (court-métrage) + *La Panthère Rose*, de Blake Edwards, 1963.

Mardi 18 octobre, 20 h 30 : *The Bloody Olive*, de Vincent Bal + *La vie privée de Sherlock Holmes*, de Billy Wilder, 1970.

Mardi 25 octobre, 17 h 30 : *Agora*, de Alejandro Amenabar, suivi d'un débat mené par François Berger
20 h 30 : *L'Homme aux bras ballants*, de Laurent Gorgiard + *Dr Jekyll et Mr Hyde*, de Victor Fleming, 1941.



Mercredi 2 novembre, 20 h 30 : *L'Homme sans tête* + *Le Portrait de Dorian Gray*, de Albert Lewin, 1945.

Week-end des 4 et 5 novembre : week-end spécial « Filmez la jeunesse », le 4 à 20 h 30 à Gergovia amphi 1 *Fleurs du mal*, de David Dusa, INEDIT, 2010, le 5 à 16 h même lieu, une série de courts-métrages, et à 20 h au Cinéma le Rio, *Donoma*, de Djinn Carénnard, 2010, AVANT-PREMIERE.

Mardi 8 novembre, 20 h 30 (Gergovia) : lancement du cycle « cinéma italien » avec *Cinema Paradiso* de Giuseppe Tornatore, 1989.



Le son de choses

Pierrot a reçu dans son salon...

Les Unluckiz

Une grande première! Pour ce premier numéro de l'année universitaire, nous vous offrons une nouveauté alléchante : la chronique « Pierrot a reçu dans son salon. » A l'occasion, notre responsable Web, féru de musique, artiste et personnage haut en couleurs, vous proposera l'interview très personnelle de jeunes musiciens clermontois. La Nouvelle Plume se devait bien d'aller sonder le terrain musical de sa ville qui fut sacrée, comme chacun le sait, capitale du rock.

Ce mois-ci, Pierrot a convoqué dans son salon le jeune groupe de rock alternatif des Unluckiz (malchanceux, pour les non bilingues), pour une interview musclée et fortement réjouissante. Bonne lecture, et surtout bonne écoute !



Prenez Sonia (alias Sow') à batterie, Younes (You') à la basse, Stéphane (Steph') à la guitare, et Loïc (Low') au chant et à la deuxième guitare, mélangez tout ça et vous obtiendrez The Unluckiz, un groupe Clermontois jeune et dynamique qui se définissent eux même comme du Rock Alternatif ... Cela fait maintenant plus d'un an qu'ils tournent sur Clermont et son agglomération dans leur formation actuelle. Je les ai reçus dans mon salon !

La Nouvelle Plume / Pierrot : Alors d'abord bonjour, la première chose qu'on peut se demander en voyant le nom du groupe, c'est : Pourquoi les "Unluckiz" ?

Loïc : En fait, ça date d'avant l'arrivée de Steph et Younes. Il y a toujours eu des problèmes à un moment, soit avant les concerts, ou avant les répétitions ; problèmes d'amplification, de jack (câble d'instruments, ndlr.), de musiciens ... (rires) Et ça a continué malgré l'arrivée de Steph et

Younes. Par exemple, à la Puce à l'oreille (salle de concert de Riom, lors du Tremplin Rock, ndlr.) sur 12 groupes candidats sur le weekend, il a fallu qu'on soit les premiers à passer, le vendredi soir ! Puis pendant le concert, un ampli qui n'a pas marché.

Peut-être un jour vous deviendrez les Luckiz alors ?

Loïc : Là, je pense que c'est trop tard.

Sonia : Et puis ça serait moins drôle !

Comment vous vous êtes rencontrés ?

Sonia : Avec Loïc, on a dû se rencontrer au Wheelie Bar (bar metal-rock qui n'existe plus, ndlr.)

Loïc : Ouais en fait c'est Sonia qui a plus ou moins reformé le groupe, il n'a pas arrêté de s'éclater à plusieurs reprises avec d'innombrables péripéties ; et du coup avec Sonia on est un peu les deux vieux de la vieille (rires)

Et les petits jeunots alors ? (rires)

Younes : Ben moi je suis un ami d'enfance de Sonia, et elle était en rade de bassiste alors j'ai dit "je remplace", puis finalement je suis resté !

CULTURES



Sonia : Et Stéphane, je ne sais plus comment je lui ai demandé ...

Steph : Tu m'as demandé si je faisais des sport extrêmes je crois ! Ou du snowboard, je ne sais plus.

Loïc : Ah oui, parce que c'est encore une mésaventure des Unluckiz ! Hadrien, notre ancien guitariste, s'était cassé le poignet au ski, peu avant un concert ; deux mois après, il allait mieux, il retourne au ski, et il se le recasse ! Alors pour Steph, on a pris les devants !

Question qui découle un peu de la précédente, depuis combien de temps existe le groupe ?

Loïc : Tu veux dire formation actuelle ou ...

Sur le MySpace je vois Février 2010, j'imagine que c'est la formation actuelle, mais sinon ?

Sonia : Avant c'était pas vraiment sérieux

Younes : Parce que c'est sérieux maintenant ?

Steph : J'osais pas la faire ! (rires)

Loïc : Non mais avant c'était franchement n'importe

quoi ! On a commencé à commencé à former le groupe avec Sonia et Céline (*première guitariste, ndlr.*) en 2008 ...

Sonia : ... je n'avais même pas de batterie à l'époque !

*Alors sur le MySpace, on peut écouter quatre de vos chanson - super bien enregistrées d'ailleurs * ! Et donc vous définissez votre style comme étant de l'alternatif rock !*

Loïc : Alternatif c'est ce qui nous définit le mieux, c'est pas vraiment précis, pas de style bien arrêté.

Younes : On a pas mal d'influences, ça part un peu dans tous les sens.

Steph : En fait on a pas les mêmes, du coup on apporte un peu chacun notre vision.

Alors justement, niveau influences, est-ce que vous écoutez tous la même chose, ou est-ce plutôt divers ?

Younes : Oui, c'est assez varié, moi je suis plus Megadeth, Metallica, Annihilator, et puis pas mal de groupes, je fais pas tout ressortir en fait ! En général je fais ressortir plutôt des influences mélodiques, pas trop de métal, en fait ça dépend sur certaines chansons je me lâche un peu ! Genre sur une compo qu'on est en train de faire en ce moment, c'est vrai que je joue comme un gros porc ! (rires)

Steph : Moi je suis plutôt the Strokes ou Paramore quand je compose

Sonia : Moi j'ai pas trop d'influences, en l'occurrence quand je joue je bourrine et voilà ! (rires) Non, sérieusement du Drum'N'Bass au Emocore on va dire !

Et Loïc alors, plutôt Chantal Goya ? ...

Loïc : N'importe quoi ! Moi c'est Sheila ! (rires) Non, sérieusement, c'est plus Foo Fighters, Blink, des trucs comme ça. Et aussi Exterio (groupe québécois) pour le rock francophone.

Donc vos compositions naissent un peu du mix de vos différents styles ?

Loïc : Oui voilà. Quoique des fois nos compos n'ont rien à voir avec les différents trucs qu'on écoute, ça ne ressemble à rien de nos influences !

Younes : C'est à dire que souvent, ça ne ressemble à rien du tout d'ailleurs ! (rires)

Et sinon chacun, vous avez déjà des expériences de groupes ?

Younes : Genre avec des femmes très vieilles ou poilues ? (rires) Non sérieusement en ce qui me concerne, j'étais dans un groupe avant, avec qui j'ai appris la basse d'ailleurs, en fonction de leurs besoins, et puis la basse me tentais et ça a été l'occasion. Mais depuis le groupe n'existe plus, il s'est dissout après la fête de la musique 2010.

*Pierrot a enregistré lui-même de nombreuses chansons des Unluckiz (ndlr.)

Dans quel état êtes-vous quand vous jouez ?

Loïc : Et toi, t'es dans quel état quand tu fais tes interview ? (rises)

Alors disons, dans quel état d'esprit êtes vous quand vous jouez ?

Sonia : TIMMY !

Younes : Oui, ça résume assez bien ! (rises)

Loïc : Ça dépend des concerts en fait. La Puce à l'Oreille, comment dire ...

Younes : On y a été pour se marrer et puis c'est tout ... C'est vrai qu'on y va toujours un peu pour se marrer, même si des fois avant on a un peu le trac, on se demande ce que ça va donner.

Loïc : Oui, toujours un peu la fleur au fusil ! (rises)



Alors si on parle plus du contenu de vos compositions, vous reprenez toujours un peu les mêmes thèmes ou au contraire c'est plutôt varié ?

Loïc : En général c'est plutôt moi qui fait les paroles, j'aime bien avoir ma patte tu vois et me retrouver dans mes paroles. J'aborde un peu tout ce qui me passe par la tête, des sujets qui me touchent.

Est-ce que vous avez un tube, une compo fétiche ?

Younes : Non ...

Loïc : Enfin, si, peut-être "Y" (la dernière en date, ndlr.) On a eu que des bons retours de la part du public qui semble beaucoup l'aimer.

Pour l'avenir, vous avez des projets, musicaux, matos ?

Younes : Niveau matos, on est assez équipé, c'est bon.

Loïc : On a fait un pot commun pour s'équiper, on est à jour !

Et musicalement ?

Loïc : On est en train de faire un nouveau set.

Younes : On cherche à faire de nouvelles compo, de reprendre des anciennes, de faire des choses plus fouillées, mieux finies.

Loïc : C'est-à-dire que maintenant qu'on se connaît mieux, on peut partir dans des styles qui nous correspondent à tous et être à fond dedans. Je pense qu'on s'est bien tous trouvé avec la dernière, "Y". Du coup on part dans se registre, même si c'est un peu dur de se remettre au boulot après les vacances. Mais on s'y remet, on a des compos en cours ; Une douzaine c'est assez envisageable, puis reprendre les concert d'ici mars - avril.

Voilà merci les Unluckiz, peut-être un dernier mot pour La Nouvelle Plume?

Younes : "Prout" !

Steph : Ah, moi je pensais à "carotte" ...

Loïc : Non, plutôt "ski", y a que 3 lettres ! Sérieusement, on est content d'avoir été invité à contribuer à *La Nouvelle Plume* pour ce 5^{ème} numéro, et on vous remercie ! J'ajouterais que c'est toujours avec plaisir qu'on se produit devant le public clermontois avec d'autres groupes locaux (que l'on salue au passage !) et qu'on sera heureux de vous voir à nos concerts ! N'hésitez pas à venir parler avec nous c'est toujours agréable d'avoir des avis extérieur.

Merci à vous les Unluckiz !

Vous pouvez dès à présent retrouver le podcast de l'interview sur le site de *La Nouvelle Plume* : <http://lanouvelleplume.free.fr> (onglet Vidéos). Vous pouvez également retrouver les Unluckiz sur <http://myspace.com/unluckiz> ainsi que sur Facebook, page *The Unluckiz*.

Une interview signée Pierrot

ROCK N'PHILO :

Philosophie et rock font-ils bon ménage?



Tenter une approche philosophique du rock n'roll en tant qu'acte de création.

On donne souvent à la musique un rôle ambigu. En particulier à la musique populaire du XX^{ème} siècle. Elle est reconnue par les médias et par une grande partie de l'opinion comme un phénomène de masse et un élément important de la vie. Ainsi, selon un sondage (qui vaut ce qu'il vaut, commandé par la SACEM) *Opinionway* datant de fin 2010, la musique est la 3^{ème} activité favorite des français, et la première des 15-24 ans, largement devant la radio et la télévision.

Phénomène très important, il est pourtant plutôt méprisé depuis la fin des années 1960 par encore pas mal de scientifiques. La sociologie et l'histoire sont les rares sciences qui étudient la musique de façon intéressante. Par contre, en philosophie, les études sont encore éparpillées et très générales.

Pourtant, c'est bien à une approche philosophique du rock que s'attache Roger Pouivet, philosophe et métaphysicien courageux, dans son ouvrage intitulé sobrement *Philosophie du rock*. Le livre a le mérite de défendre une thèse en apparence très simple : « *Les œuvres d'art rock appartiennent aux arts de*

masse. D'accès facile et intellectuel, diffusées par des moyens techniques apparus au milieu du XX^{ème} siècle, elles sont constituées par des enregistrements. » (p.243) Simple? Cette thèse ne l'est qu'en apparence, car il faut reconnaître que dans son livre très dense et techniquement parfait, il laisse se développer une pensée beaucoup plus complexe, mais *de facto* très intéressante.

Les clés du livre sont données dans son introduction. Car le projet de ce livre pourrait susciter des incompréhensions à la fois chez les philosophes et les rockers. Il les admet et essaie de les comprendre, avant d'objecter que lui-même ne prétend pas se placer à leur niveau, mais à un niveau inférieur, de base, et peut-être plus essentiel. En effet, le but central de l'ouvrage est de montrer que sans enregistrement, il n'y a pas d'œuvre rock, et donc pas d'écoute et d'émotion rock. Ce fil conducteur est pertinent et convaincant, dans le sens où en enregistrant une œuvre, un artiste donne une coloration, une identité sonore à une « chose ».

C'est justement là qu'intervient la partie complexe de sa démonstration : c'est lorsqu'il s'attèle à la démonstration d'une « *métaphysique des choses ordinaires* » entraînant presque logiquement une réflexion sur les œuvres d'art en tant qu'artefacts, une « *entité possédant à la fois une structure matérielle résultant de fonctions intentionnelles résultant de causes intentionnelles.* » (p. 127). Enfin, il finit par essayer de rendre intelligible le lien connu entre musique et émotion.

Que tirer de son livre dont le résumé très bref a été fait ci-dessus ? Tout d'abord, il faut saluer le courage d'une telle démarche, même si son livre, et il en a conscience, n'est pas un livre accessible au grand public, mais au public déjà intéressé par la philosophie. (cf. p. 245). L'intérêt d'une telle démarche, c'est qu'elle essaie de donner du sens à ce qui apparaît comme un phénomène uniquement historique, sociologique et actuel, voir éternel (même selon Neil Young, « *Rock'n'roll can never die* »). Elle essaie de percer à jour les processus de production, de réception et surtout d'existence et de consistance d'une œuvre d'art, à travers l'exemple de la musique rock, dont l'auteur est résolument féru. C'est ce qui fait de son livre une vraie réussite scientifique.

LE SON DU MOIS

Pour cette rentrée, notre critique musical fidèlement talentueux et toujours aussi éclectique vous a réservé une petite chronique des sorties majeures de la rentrée, ainsi qu'une invitation à la redécouverte d'albums-phares qui fêtent ce mois-ci leur anniversaire, tout rond. Et il sera au rendez-vous, avec d'autres, tous les mois, pour vous servir le même remontant.

Bonne lecture et bonne écoute !



If I Could Only Remember My Name, David Crosby, 1971

Il y a quarante ans, à l'aube des années 70, le folk a écrit sa plus belle page d'histoire. Les revivals actuels, comme Bon Iver ou Fleet Foxes (adoubé par Graham Nash), voire Joseph Arthur ou les jeunes artistes du label clermontois Kütu Folk, n'ont pu s'inspirer que de certains albums, dont ceux de David Crosby, avec ou sans les autres.

Neil Young disait encore de lui qu'il était le canalisateur de leur aventure, eux deux accompagnés de Graham Nash et Stephen Stills. En 1971, l'alchimie est pourtant à la limite de la rupture. C'est peut être ce que raconte cet ultime, premier et meilleur album de David Crosby le catalyseur.

De *Music Is Love* à *I Swear There Was Somebody Here*, les morceaux sont de pures harmonies vocales, pas blessantes pour un sou, sans accroc éclectique. De la musique, des voix ensemble : c'est la recette de cet album. Enregistré dans les studios californiens de Wally Heiders, Crosby arrive à capter en 37 minutes l'équivalent de ce qui restera à jamais le son de David Crosby, sa vie musicale. Les guests stars ne sont jamais très loin de son univers : Graham Nash, son inséparable ami, Neil Young mais aussi Grace Slick, du Jefferson Airplane et Joni Mitchell, son ancienne amante.

Les mélodies pures sont impressionnantes : *Orleans* est peut être la meilleure chanson de l'album, tellement elle provoque l'apaisement. *Cowboy Movie* est une fresque délirante, au même titre que *Tamalpais High (At About 3)*, ou encore *Song With No Words (Tree With no Leaves)*, mi-instrumentaux. C'est aussi ça David Crosby, ce sont ces morceaux où les mélodies sont implacables. *Laughing et Music Is Love* nous replace dans l'ère Crosby-Stills-Nash-iënne de la fin des années 60. *Where Are Their Names* a même le mérite de nous placer à Woodstock. Enfin, le tryptique final *Traction In The Rain* (avec une auto harpe de toute beauté) – *Orleans- I'd Swear There Was Somebody Here* nous fait utilement comprendre pourquoi l'album a été placé dans la liste des albums à avoir écouté une fois par le Vatican.

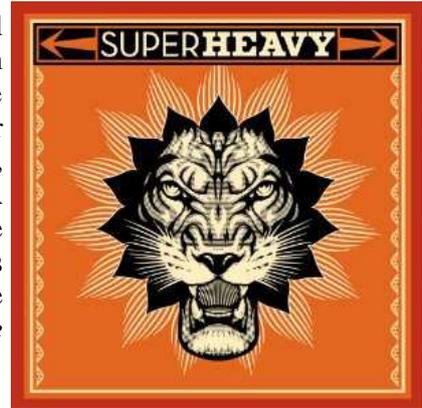
David Crosby ne s'est pas arrêté d'écrire et d'imaginer des mélodies après 1971, mais cet album a constitué son meilleur essai, son œuvre, sa meilleure version de ses rêves sous drogues, et la meilleure création folk et harmonies vocales. Un des meilleurs albums de cette catégorie là.

Crosby & Nash seront à l'Olympia le 14 octobre.

Superheavy, Superheavy, 2011

Autre super groupe, autre ambiance. SuperHeavy, c'était le super groupe dont tout le monde attendait beaucoup. Mick Jagger, Damian Marley, Joss Stone, Dave Stewart, A.H. Rahman ont en effet un palmarès impressionnant (11 Grammys), et des discographies impressionnantes, dans tous les styles : musique de films (*Slumdog Millionaire*) pour l'un, reggae et rap pour un autre, new wave et americana encore pour un, légende du rock pour un autre, enfin, soul chaloupée pour la seule représentante de la gent féminine.

Que donne donc le son SuperHeavy ? Comment qualifier ce nouvel album ? Le résultat est mitigé. Car si les artistes arrivent à créer un nouveau son original, aux accents délibérément reggae-rock, comme dans *Superheavy*, ou même le premier single *Miracle Worker*, et que sur la plupart des chansons, on sent réellement l'alchimie du groupe, création et super création ne sont pas tout le temps au rendez vous. A valeur de preuve, les ballades de l'album sont indiscutablement à mettre au crédit de Jagger, comme dans *Never Gonna Change*, aux accents extraordinairement « Rolling Stones ». *Rock Me Gently* pourrait à ce titre figurer aisément dans un album de Joss Stone. Enfin, *Beautiful People* est l'œuvre de Damian Marley.



Malgré tout, quand les cinq musiciens se mettent à créer véritablement des morceaux, le son est tout simplement magnifique ! Ainsi, *I Can Take It No More* est un super morceau rock-soul comme on les aime. *Energy* arrive même à nous enivrer de ses rythmes électro. Enfin, le nouveau single, *Satyameva Jayathe*, ode en urdu composé par Rahman nous comble de sonorités indiennes. Enfin, le ton de l'album est résolument jamaïcain et extrêmement bien produit, ce qu'on doit entre autres à Damian Marley, le fils de Bob (faut-il le préciser) et à Dave Stewart, qui après avoir produit des albums de Tom Petty, Bono, Stevie Nicks ou Jon Bon Jovi nous souligne encore son talent artistique.

Encore une chose à préciser : la pochette de l'album est l'œuvre de Sheipard Fairey, qui a ni plus ni moins créé le poster « Hope » après la victoire d'Obama. Mélange de style, d'idées musicales et artistiques, ce super groupe livre un album globalement réussi.

Sorti le 19 septembre.



Black and White America, Lenny Kravitz, 2011

Lenny Kravitz est un hippie magicien. Hippie, parce que ses disques sont toujours empreint d'un certain utopisme et pacifisme, et cela dès son premier album à la fin des années 80, *Let Love Rule*. Magicien, parce qu'après tant d'expérimentations musicales, il arrive à garder ce qui fait son charme, cette musique à la fois très cool, très soft, sachant aussi se faire violence et rentrer dans des grandes envolées lyriques rock (comme dans *Are You Gonna Go My Way*).

Son nouvel opus ne déroge pas à cette affirmation brute. *Black And White America* est un véritable retour aux sources pour Kravitz, qui s'était un peu perdu (quoique) dans les méandres mainstream, comme avec *It's Time For A Love Revolution*, qui s'il était bon globalement, laissait un peu sur sa faim. Tout est dans son dernier album. De la parade soul à la Stevie Wonder au texte très activiste métissé (*Black And White America*) au rock électro de *Rock Star City Life*, en passant par la ballade soft-rock (*Liquid Jesus*) sans oublier le jam rap-groove de *Bongie Ass*, Kravitz réaffirme sa volonté d'une musique métissée.

Globalement, son album est donc un incontournable. Encore une autre vision de l'Amérique nous y est donnée, et rien que pour cela, il est incontournable. Il l'est aussi pour son côté funky, qui fait plaisir à entendre, à l'heure où Inna Modja fait le haut des charts avec une chanson pseudo soul-funky. A cet égard, *Stand* ou *Come On Get It* sont des merveilleux exemples de l'influence funky de Kravitz.

Tout l'album est à écouter, car tout l'album transpire de soul-rock. Stevie Wonder mais aussi Earth Wind And Fire, et tout simplement le Kravitz des débuts et des tubes (comme sur *Superlove*), sont constamment présents. Comme Kravitz le reconnaît, cet album est peut être le meilleur qu'il ait pu réaliser, comme condensé de lui-même. Kravitz est décidément plus qu'un hippie magicien, c'est un hippie musicien.

CULTURES

Nevermind, Nirvana, 1991

Impossible de ne pas évoquer ce mythique album qui fête cette année ses vingt ans. Impossible de ne pas évoquer l'épopée unique de ces 3 là, potes grunge, descendant fiers de Johnny Rotten et Neil Young, insatiables rivaux de Pearl Jam, mais champions dans leur catégorie.

Nirvana est un groupe ultraconnu dans ses légendes et dans ses membres. Dave Grohl joue encore les fiers à bras dans ses productions post-1994. Cet album est à classer parmi les préférés du genre grunge, sorte de genre post-punk, ou plutôt du punk adapté à notre société, celle des années 90.



Autant le dire tout de suite, les dix premiers morceaux de l'album sont presque tous des tubes. Dix sur douze. Un succès aussi considérable que cela n'arrive qu'à quelques artistes, et il faut une force extraordinaire pour faire face au succès, peut être plus que pour les échecs. Kurt Cobain n'a pas eu cette force là. Pas totalement.

L'album en lui-même est culte, ne serait-ce que pour les mélodies. Comment-est-il culte ? Procédons par exemple : *Smells Like Teen Spirit* souffre du syndrome *Stairway To Heaven*, *Come As You Are*, à la ligne de basse impressionnante, est récupéré par une grande marque de fast-food (vous savez, Venez Comme Vous Etes...). La plupart des morceaux de cet album sont dans les Rock Band et autres Guitar Hero.

Polly et *Something In The Way* sont les seules ballades qui permettent une pause plus cool, plus « Neil Young-esque » aussi (avec le texte qui va avec). Le reste est une véritable déferlante de rock, de punk ravageur, comme notamment dans *Territorial Pissing*, mais aussi *In Bloom* ou *Drain You*. Tous les morceaux impriment donc une sonorité qui existait déjà dans la profondeur de Nirvana, mais qui s'est révélée au grand public. Signifiant ainsi encore la drôlerie des albums et du système de commercialisation.

Nevermind est remasterisé et en version deluxe avec des inédits. Avec la pochette originale, avec le bébé et le dollar. Pochette culte, album culte, mort culte. Nirvana souffre bien du syndrome Led Zepplin.



Collapse Into Now, R.E.M., 2011

On l'a appris fin septembre. R.E.M. n'existera plus, en tous cas, en productions d'albums originaux. C'est la fin d'une aventure de 31 ans, pour un groupe connu pour de grands succès, comme *Everybody Hurts*, chanson d'amour (ou pas) par excellence, *Shiny Happy People* et *Losing My Religion*, mais aussi *The One I Love* ou *Man On The Moon*.

Cette séparation apparaît pourtant après un album plutôt réussi, qui est sorti en mars 2011. Et rétrospectivement, cet album paraît bien moins joyeux qu'il aurait pu le paraître en mars. En effet, stylistiquement, cet album est un bon album d'R.E.M. Musicalement, Michael Stripe et ses compères ont su nous livrer des musiques de qualité, parfois langoureuses, parfois plus agressives, mais toujours dans leur propre voie, très alternative. Pas pour rien qu'ils sont considérés comme « les pères de l'alternatif rock ».

Discoverer, chanson ouvrant l'album autobiographique selon Stripe, est puissante. Les chansons qui suivent sont très intéressantes. *Uberlin* et *Oh My Heart* sont deux très bonnes chansons, et *It Happened Today* est exceptionnel dans le mélange entre rock alternatif et harmonies vocales. Finalement, pour résumer l'album, on peut dire que R.E.M. s'impose plus comme un groupe avec de bonnes ballades, assez jolies musicalement, perdant peut être de son punch, à part quelques exceptions.

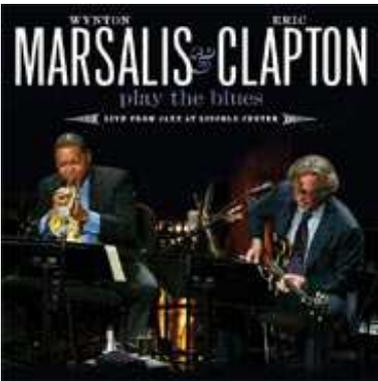
Le premier single, *Mine Smell Like Honey* fait justement partie de ces exceptions, qui sonnent étrangement comme une chanson de groupes alternatifs comme Kings Of Leon par exemple. *Alligator Aviator Autopilot Antimatter* et *That Someone Is You* sont d'ailleurs presque heavy-métalesques.

CULTURES

Malgré tout, on peut déclarer que cet album est quand même très marqué 70's, au moment où les albums conceptuels faisaient recette. Ici, c'est absolument un album conceptuellement très californien-américain. En témoignent les deux dernières chansons de l'album, *Me, Marlon Brando, Marlon Brando and I*, mais surtout *Blue*, écrite et chantée avec Patti Smith, une très bonne amie de Michael Stripe, qui l'avait sauvée de sa période difficile des années 90, où se greffe une reprise de la première chanson de l'album.

Collapse Into Now est la dernière parole de Stripe avec REM. Rolling Stone avait bien révélé que le trio était rentré en studio pendant l'été. L'alchimie n'a peut-être pas marché. On n'en connaît pas les raisons à ce jour, mais ils ont quand même décidé de se séparer, paraît-il définitivement. Avec cet album, la boucle est bouclée. Et R.E.M. signe probablement le meilleur album « underground » depuis des années. Le dernier. Comme beaucoup d'autres groupes.

Play the Blues - Live from Jazz at Lincoln Center, Wynton Marsalis & Eric Clapton, 2011



Comment marier le blues et le jazz ? Prenez une énorme légende du blues, descendant de Robert Johnson & Co. Ajoutez-y des talentueux musiciens jazz, en l'occurrence ceux de l'orchestre new-yorkais du Lincoln Center et un trompettiste de génie. Et vous voici plongé dans une ambiance jazzy à souhait, celles des clubs de jazz de l'après-guerre, à l'époque de Louis Armstrong, Charlie Mingus et Sydney Bechet. « La musique de papa » dirait les yéyés.

Eric Clapton, méconnaissable, s'amuse. C'est ce qu'il fait depuis quelques temps. Il essaye de se changer, de s'ouvrir à d'autres horizons, qui ne l'ont peut-être jamais vraiment quitté. Ici, on se retrouve donc plongé à La Nouvelle-Orléans, ville du zydeco et du jazz, où se côtoient donc orchestre de jazz et Lisa Haley, la nièce de Bill Haley reconvertie dans le cajun.

Comme le montre beaucoup de live des années 2000 de Clapton, à commencer par l'hommage à George Harrison, en passant par la tournée avec Steve Winwood, son ami de Blind Faith, Clapton aime être le maître de cérémonie, et orchestrer sa scène avec un tapis, volonté de refléter l'ambiance feutrée des clubs de jazz ou de blues. Moins rock, cet album live n'échappe pas à la règle.

Bien sûr, pour les non-initiés, cet album ne serait qu'une bizarrerie comique et complètement surréaliste. Malgré tout, on a tendance à penser, à son écoute que c'est un bon album live. Courageux et créatif d'associer ces deux tendances, à coup de reprises tant attendues les unes que les autres. *Ice Cream*, mais surtout *Forty-Four*, reprise d'un blues de 1929 par Roosevelt Skyes. L'influence d'un bluesman, Big Joe Turner est à noter, surtout sur *Corrine, Corrina*. Enfin, et surtout, la perle rare de cet album vient de la reprise jazzy de *Layla*, le succès mémorable de Clapton. Tout y est. Ce live est tout simplement une expérience déconcertante mais intime et pas désagréable. Clapton a encore réussi son coup. Décidément...

M.C

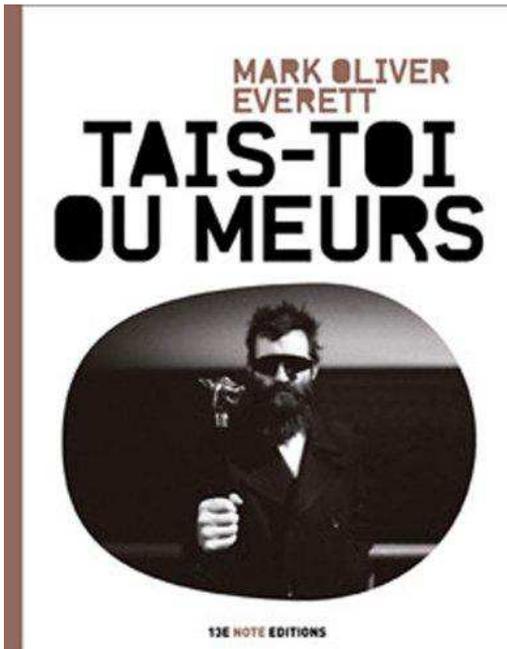


ECOUTEZ LA CHRONIQUE MUSICALE DE MICKAEL CHAILLOUX SUR
RADIO CAMPUS,
LA RADIO DES ETUDIANTS (93.3),
« NASHVILLE SKYLINE »

ET RETROUVEZ SES ARTICLES SUR LE SITE
WWW.MUSICVIBRATIONS.COM

Le coin des Livres

MARK OLIVER EVERETT, *TAIS-TOI OU MEURS*



Coup de coeur pour cette autobiographie dense qui nous plonge dans l'univers du chanteur des Eels.

Mark Oliver Everett est né en 1963 en Virginie. Fils du scientifique Hugh Everett III, il s'avère être un enfant à problèmes, et se réfugie très tôt dans la musique. A vingt-quatre ans, il décide de quitter la maison familiale pour saisir sa chance à Los Angeles. Loin des siens, les débuts ne sont pas faciles mais il parvient à signer avec une maison de disques et sort deux albums sous le nom de E, avant de former le groupe Eels en 1996. Ce dernier sort neuf albums (le dernier date de l'an dernier). Sa vie familiale mouvementée est une source d'inspiration pour lui et de nombreux titres y font référence. Pendant la pause de cinq ans qui séparent le sixième et le septième album, il prend sa plume, non pas pour écrire de nouvelles chansons, mais pour un roman autobiographique : *Tais-toi ou Meurs* (éditions 13e note, titre original : *Things the Grandchildren should know*).

« Je conduisais dans la nuit noire de Virginie. Sur le pont où un bitume parfaitement lisse avait remplacé la vieille voie de chemin de fer, je pensais à la manière dont j'allais, un de ces soirs, jeter ma voiture au fond du ravin. Certain de ne pas atteindre mes dix-huit ans, je n'avais pas pris la peine de faire des projets d'avenir. Or, mon dix-huitième anniversaire était passé depuis un an et je respirais encore. Et les choses ne faisaient qu'empirer. »

Loin des biographies pompeuses, nombrilistes où l'auteur se lamente pendant des heures, Mark Oliver Everett expose sa vie professionnelle, mais surtout personnelle, le plus simplement du monde. Le parcours est chaotique, autant par sa faute –son enfance est le contre-exemple d'une vie exemplaire- qu'à cause de multiples coups du sort. Je n'ai aucune envie de raconter les détails de cette vie, je vous convie plutôt à vous procurer le livre et à les découvrir par vous-même.

Ce qui choque en premier lieu, outre sa vie que l'on ne souhaiterait à personne, c'est la modestie avec laquelle il en parle. Il ne s'agit pas là d'une biographie où il raconte à quel point il est le plus chanceux des hommes ou qu'il est au contraire le plus malheureux. Il expose simplement sa vie, les moments de joie, les moments terribles, sans entrer dans le mélodrame attendu. Cette façon d'écrire, aussi modeste que le bonhomme, fait passer les émotions. On est touché par ce qui lui arrive, on ressent ce qu'il a pu ressentir, on les comprend. Everett utilise souvent l'humour, rajoutant de l'autodérision. On l'imagine comme un enfant excité, idiot, quand il est face à une de ses idoles, Neil Young, ou quand il collabore avec un grand de la musique, Tom Waits. A l'inverse, on est bouleversé et on l'imagine désemparé, au fond du gouffre, quand il perd un proche.

CULTURES

Le sort s'acharne sur le bougre, et, là où d'autres auraient baissé les bras, lui en tire une force qui lui permet d'avancer, non sans mal, mais chaque coup qu'il prend le rend de plus en plus responsable et il s'accroche davantage à la vie. Pour ne pas sombrer dans le désespoir, il se réfugie dans la musique, la seule capable de le garder en vie. Plus qu'une simple autobiographie, le livre se révèle être presque un récit d'apprentissage. L'enfant rebelle devient petit à petit adulte, à cause des événements tragiques qui se dressent devant lui, ces épreuves sont chacune une manière pour lui d'avancer dans la vie.



Une autobiographie et un récit d'apprentissage aussi modestes et touchants que l'homme.

**LIBRAIRIE - PAPETERIE
MUSIQUE - DVD**



GIBERT

JOSEPH

22 - 42 Av des ETATS-UNIS

63000 CLERMONT-FD

04 73 37 31 88

www.gibertjoseph.com

NEUF ET OCCASION

Cette vie, vous l'aurez compris loin d'être idyllique, nous permet de relativiser nos problèmes quotidiens. La force du livre est là : touchant, drôle, terrible, mais assurément une belle leçon de vie. Se servir des tragédies, en tirer une force, et parvenir à créer quelque chose de beau. En effet, il s'inspire de cela pour créer, expérimenter, renouveler sa musique. Autre point intéressant du livre, c'est la corrélation entre le livre et les textes de ses chansons. En effet, Everett explique les raisons qui l'ont poussé à écrire telles ou telles paroles et elles prennent alors tout leur sens. Si on est fan du groupe, on s'intéressera alors encore plus à la signification de chaque vers. Si on ne le connaît pas ou peu, on aura envie de l'écouter – ce que je vous invite à faire.

Par ailleurs, le récit nous en apprend plus sur l'univers de la musique, les difficultés à se faire connaître, les chantages dont on peut être victime quand on est un minimum intègre, le marketing, l'industrie du disque qui respecte plus le sacro-saint dollar plutôt que la qualité artistique.

Vous l'aurez compris, il s'agit pour moi d'un véritable coup de cœur, une claqué, un livre qui se dévore, qui ne laisse pas indifférent, et que l'on repose en remettant en question nos soucis quotidiens, au final bien dérisoires et ridicules. Si vous aimez Eels, jetez-vous dessus. Si vous ne connaissez pas le groupe, jetez-vous sur le livre et écoutez les albums du groupe !

G.B

SPORTS

ASM : RECUE CINQ SUR CINQ !

Par Charles Thiallier



Qui aurait pu parier sur un tel début de saison ?

Sans doute pas grand monde car après cinq journées de championnat, l'ASM Clermont Auvergne caracole en tête du top 14 alors que treize de leurs internationaux sont partis disputer la coupe du monde de rugby en Nouvelle-Zélande. Mais Clermont dispose d'une autre arme pour cette entame de championnat : son centre de formation.

En effet, les Espoirs Clermont ont remporté le titre de champions de France en 2010 et en 2011 : c'était donc le bon moment pour Vern Cotter de lancer ses jeunes poudres. Et le moins que l'on puisse dire c'est que ceux-ci lui ont rendu la monnaie de sa pièce. Après un premier match décevant face au promu Lyonnais qui a quand même vu nos « Jaunards » l'emporter (22-13), les Clermontois ont ensuite réalisé un véritable exploit sur la pelouse de Toulon. Face à un candidat direct pour le bouclier de Brennus et avec une équipe largement remaniée, les Auvergnats l'ont emporté (0-17). Le jeune arrière Clermontois Jean Marcellin, âgé de 19 ans et double champion de France avec les espoirs, a ébloui la rencontre de toute sa classe et a inscrit le seul essai de la rencontre. Une victoire très vite confirmée la semaine suivante dans la forteresse du stade Marcel Michelin, devant l'autre promu, Bordeaux-Bègles avec une victoire (33-9) et 4 essais à la clé.

Après 3 victoires en autant de rencontres, les Auvergnats ne se sont pas arrêtés en si bon chemin et ont signé un nouvel exploit encore une fois sur la pelouse d'un candidat au titre, le Racing Métro. Très fébriles à l'extérieur la saison passée, les Clermontois ont affiché une solidité impressionnante pour une équipe si amoindrie. Brock James enfilait les points sur ses pénalités et un essai de Regan King est venu concrétiser la domination clermontoise. Le jeune Julien Bardy, Clermontois de naissance et issu du centre de formation, s'est lui fait un nom que les joueurs du Racing ne sont pas près d'oublier avec 23 placages réussis sur 23 tentés, il a largement contribué à la victoire (11-22). Enfin lors de la 5ème journée, les hommes de Vern Cotter ont fait le boulot contre Bayonne (Victoire 19-13). Moins transcendants que les trois derniers matchs, ils ont assuré l'essentiel et conforté leur première place au classement. En espérant que la suite de la saison soit tout aussi belle. Les jeunes Clermontois auront un défi de taille à relever pour la 6ème journée du top 14 puisqu'ils se déplacent sur la pelouse du champion de France toulousain.

UN PSG « SEXY »

Par Vincent Wa



Un PSG qui cartonne en ce début de saison.

même qu'il passera l'hiver au chaud, les pieds dans les pantoufles douillettes du leader. En tous cas, il a les joueurs pour. Surtout un joueur : Javier Pastore, qui depuis qu'il a posé ses crampons sur la pelouse du Parc des Princes éclabousse la Ligue 1 de sa classe. Déjà 4 buts au compteur ; pas mal pour un milieu de terrain. Et quels buts ! Pas des buts de raccroc. Technique, adroit devant les cages, il est l'artisan n°1 du bon début de saison du PSG et fait presque oublier à lui tout seul des recrues moins heureuses, comme Menez ou Lugano. Si Paris ne propose pas un jeu flamboyant, si la mécanique n'est pas parfaitement huilée, Paris a le mérite de gagner, surtout grâce à ses individualités

Mais le PSG devra se frotter à des concurrents sérieux. D'abord Lyon, qui la saison dernière a privé le club de la capitale d'une place qualificative pour la Ligue des Champions. Donné moribond, les comptes à sec, obligé de recruter des joueurs bon marché en ligue 2, Lyon semble aujourd'hui remonter la pente sous l'impulsion de son nouveau coach : Remi Garde. De son côté, et après une entrée en matière catastrophique, Marseille semble au fond du trou et à ce stade de la compétition, et les statistiques n'en font pas un concurrent crédible. Trop de points laissés en route. Il reste Lille. Un Lille qui a la fâcheuse tendance à ne pas tenir ses résultats et à s'écrouler dans le dernier quart d'heure. Problématique pour un candidat au titre. Mais avec un meneur de jeu aussi doué qu'Eden Hasard, il faudra quand même compter sur eux. Rennes et Toulouse peuvent aussi jouer les troubles-fêtes.

Depuis que le PSG recrute en pétrodollars, il a tout pour plaire. Sexy le PSG ? Certainement. Les supporters sont aux anges et une certaine suffisance s'empare peu à peu du camp des loges. Signe de bonne santé? Sans doute. Le PSG pète la forme. Même Kombouaré, un temps contesté par le nouvel actionnaire fait aujourd'hui l'unanimité. Il faut dire que les résultats sont au rendez vous. Invaincu depuis 9 matchs, la dernière défaite en date remonte au 6 août contre Lorient : 0-1. Depuis, le PSG cartonne.

Pour sûr qu'il échappera cette année à la traditionnelle crise d'automne. Peut-être

V.W

TABAC PRESSE

MAG PRESSE

**25 boulevard
Lafayette**

**63000 Clermont
Ferrand**



UN SPORTIF, UNE HISTOIRE

JAVI POVES :

« LE CAPITALISME, C'EST LA MORT ! »

Par Nicolas Vinye



Samedi 21 mai 2011. Estadio José Rico Perez à Alicante. La Liga touche à sa fin, et Hercules, l'équipe locale où évolue David Trezeguet accueille le Sporting Gijon. Le match est terne, les joueurs pensent déjà à leurs vacances. Après la mi-temps, un jeune défenseur de Gijon, âgé de 24 ans, part s'échauffer. Il s'appelle Javi Poves et il va rentrer sur le terrain peu après pour ce qui restera son unique match de première division et son dernier en tant que footballeur professionnel.

« Je ne veux plus me prostituer. »

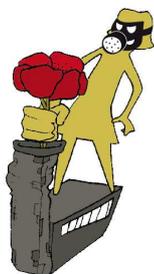
Quelques jours après ce match, Javi Poves annonce à son président l'envie de mettre fin au contrat qui le lie au Sporting jusqu'en 2013. Il n'est pas blessé, sa carrière semblait définitivement lancée et il n'a aucun souci avec ses coéquipiers. Simple, il ne supporte plus le monde du football qui n'est que « pognon et corruption ». Si les propos sont forts, d'autres s'étaient déjà indignés avant lui, sans pour autant aller aussi loin. Car Javi ne s'arrête pas là et s'attaque à la société tout entière : « Le capitalisme, c'est la mort, je ne veux plus me prostituer », il faut « aller dans les banques pour les brûler et couper des têtes ». Ce n'est pas la première fois qu'il se fait remarquer. Au milieu de la dernière saison, on donne à tous les joueurs de son club une voiture. Javi accepte le cadeau mais, après une petite semaine, il la rend, ayant la sensation d'être une bête de foire pourrie gâtée. Autre particularité : il a demandé à ses dirigeants de lui donner directement son salaire, sans transiter par les banques qu'il déteste.

En fait, Javi est un jeune comme il en existe partout ailleurs. Il souhaite que le monde change, il ne se reconnaît pas dans les valeurs qui régissent l'humanité et il a décidé de tout balancer pour repartir sur des bases plus saines. Il s'est inscrit, dès la rupture de son contrat, dans une fac d'histoire, sa passion, et projette de partir au Moyen-Orient pour se rendre compte par lui-même de la situation sur place, sans passer par le prisme d'une télévision, et s'inspirer des événements récents pour, pourquoi pas, mener une révolution future dans les pays européens.

Si la décision de Javi Poves paraît quelque peu puérile, elle ne peut qu'inspirer l'admiration pour peu que l'on partage des idées avec l'ancien défenseur central. Oser se remettre en question ainsi et renoncer à une fortune certaine et à une vie facile pour se sentir en conformité avec ses principes forcent le respect et dénotent particulièrement avec l'esprit qui règne habituellement au sein des vestiaires, dans les stades et sur n'importe quelle pelouse.

Javi Poves est un Ovni dans un ciel aseptisé et si sa décision ne changera rien à l'univers du football, elle apporte un vent de fraîcheur agréable et rassure un peu : oui, les footballeurs sont des hommes comme les autres, certains sont idiots et causent, d'autres sont sains et brillants et donc se taisent ou se retirent. Il ne reste qu'à espérer qu'un beau jour, ils prennent la parole en masse, afin de faire prendre conscience aux patrons, acteurs et suiveurs du ballon rond, que l'hémorragie financière et morale qui ruine la beauté de leur sport, doit cesser.

Ensuite, on s'attaquera aux autres.



LA NOUVELLE PLUME APPELLE A SOUTENIR LES PARE-FUMÉES ET A PARTICIPER A L'ECO-FESTIVAL DES 14 ET 15 OCTOBRE 2011

CONTRE LA CONSTRUCTION DE L'INCINERATEUR A PUY-LONG

ECO - FESTIVAL
14 & 15 Oct. 2011
Deux jours de Sons & D'Actions
CONTRE L'INCINÉRATION!

LES PARE-FUMÉES

14 Oct. Concert
19h Maison du peuple
Clermont-Ferrand

PAIAKA
Ragga / Dub

TARANG
Rock stéréo
(Influence afro-india)

LOOPZILLA
Funk / Hip Hop / Brass

AZULE JOS
Flamenco / Jazz

PAF: 8€
5€ (réduit)

15 Oct.
15h Manifestation
Départ Conseil Général

www.les-pare-fumees.org

Hébergement / Convivialité / Restauration / Buvette
Recherche artistes / bénévoles / Contacts: lesparefumees@yahoo.fr / 0571603352

Qu'on soit clair. *La Nouvelle Plume* n'a jamais été un journal politique, ni la tribune d'un syndicat, d'une association ou d'un parti, et ne le sera jamais. Cependant, il y a des évidences à reconnaître et des luttes dont la légitimité et l'endurance forcent le respect. Ainsi, au nom de toute l'équipe, au nom de la population étudiante quasi-unanime et dans le souci du bien-vivre à Clermont et dans le Puy-de-Dôme, j'ai donc décidé de soutenir l'action des Pare-fumées et l'éco-festival participatif des 14 et 15 octobre destiné à protester festivement contre la construction de l'incinérateur non loin de l'agglomération clermontoise. Ce combat, qui dure depuis vingt ans, doit être gagné : on ne doit pas laisser une nouvelle fois, ni ici ni ailleurs, les intérêts d'une multinationale passer par-dessus le souci du bien-être et de la santé des citoyens. Vous trouverez ci-dessous le communiqué des Pare-Fumées ainsi que le programme du festival participatif, gratuit. Venez nombreux!

Florian Das Neves, rédacteur en chef

L'incinération pue, tue, pollue.

Elle coûte affreusement cher, bien plus cher que les solutions écologiques alternatives de traitement des déchets : la construction de l'incinérateur conduira inévitablement à une hausse des impôts locaux.

Pire encore, c'est une méthode qui génère des dioxines particulièrement néfastes, et d'autant plus pour Clermont où la « cuvette » volcanique retient la pollution au-dessus de la ville. C'est l'assassinat à petit feu d'une partie de la population qui est donc décidée sans vergogne pour satisfaire les intérêts calamiteux d'une multinationale.

Le maire de Clermont-Ferrand, Serge Godard, ainsi que 600 médecins de la ville et des dizaines d'associations de quartier se sont déjà ligués contre ce projet absurde, dangereux et cher.

L'association Les Pare-Fumées, en partenariat avec des dizaines d'associations écologistes, de quartiers, et de médecins, organise le premier éco-festival populaire et participatif pour s'opposer à ce projet. Le concept? Un festival-défi réalisé en trente jours où tout est réalisé et organisé par les volontaires et bénévoles, depuis la communication jusqu'aux concerts et à la buvette.

AU PROGRAMME

JEUDI 6 OCTOBRE, 19 H, PLACE DELILLE

Anti-incinérateur tour(née) des bars

Rendez-vous à Delille à 19 heures, avec un peu de boisson, enfilage de combis blanches et de masques fournis par l'association puis tournée des bars festive avec diff, affichage... Et percussions!

SAMEDI 8 OCTOBRE, 14 H, VILLAGE DE LA RESISTANCE ET MAISON DU PEUPLE

Palissade de crayons contre l'incinération.

Dessins, affiches, graffs sont les bienvenus à la Maison du Peuple, qu'ils soient d'artistes ou d'amateurs, pour protester au crayon contre l'incinération !

ALORS, RENDEZ-VOUS LE 14 OCTOBRE A 19 HEURES A LA MAISON DU PEUPLE POUR UNE SOIREE CONCERT ENGAGEE (5 € L'ENTREE), ET LE 15 A 15 HEURES DEVANT LE CONSEIL GENERAL POUR LA MANIFESTATION !

SI VOUS AUSSI, VOUS DESIREZ PUBLIER DANS LA NOUVELLE PLUME, RIEN DE PLUS SIMPLE!

N'HESITEZ PLUS!

Notre équipe a toujours besoin de s'enrichir. Aussi, nous aurons le plaisir de vous accueillir, vous et votre plume, de n'importe quelle Université ou ville que vous soyez. Envoyez vos écrits, nouvelles, textes ou articles, signés ou non de votre vrai nom, à l'adresse mail suivante

lanouvelleplume@gmail.com

Ils seront publiés dans le numéro du mois suivant!

*Merci de votre lecture!
La Nouvelle Plume
vous donne rendez-vous
le 9 Novembre pour un
nouveau numéro.*

Auto'Scôôl ! *

AUTO ECOLE

LAFAYETTE

AGR 004

19, Boulevard Lafayette

63000 Clermont Ferrand

☎ 04.73.92.50.36 Denis 06.11.07.74.96